

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE :

Hongrois et Roumains il y a cinquante ans. — Sur les relations des ducs de Bourgogne avec l'Orient. — Fragments des chroniques roumaines concernant les Serbes.

Hongrois et Roumains il y a cinquante ans.

Nous rencontrons dans les Mémoires de Kossuth (édition allemande: *Meine Schriften aus der Emigration*, II, 2-e partie, 1881, pp. 564-565), au milieu d'une lettre, datée 1860, de François Pulsky à l'ancien dictateur, un passage qui, dans les circonstances actuelles, ne peut pas manquer d'intéresser.

Pulsky a l'impression que l'empereur Napoléon veut donner une solution à la question d'Orient en créant un royaume de Roumanie qui comprendrait „les deux vallées du Danube, des Carpathes aux Balcans“ : „Möglicherweise täusche ich mich, nach den erhaltenen Eindrücken; indessen will man in Paris die ungarische Frage mit der Frage eines Donaukönigreiches in Verbindung bringen, welches die beiden Donauthäler, von den Karpathen bis zum Balkan in sich begreifen würde“¹.

A ce moment les plus hardies espérances des Magyars tendaient à faire entrer la Hongrie, ressuscitée par le concours de la France, de l'Italie, des Principautés roumaines et des Roumains de Transylvanie, reconnus formellement comme nation, dans une confédération future du Sud-Est européen (voy., entre autres, pag. 568). L'attaque contre l'Autriche devait commencer du côté de l'Italie, qui fournirait aussi un „corps auxiliaire“, ainsi que du côté de la Serbie — on repousse cependant l'offre de l'aventurier serbe Némanski (p. 552) — et de la Roumanie, par des troupes levées

¹ Mais il faut relever que, en 1850 déjà, Napoléon offrait, par le moyen du duc Ernest de Cobourg, frère du prince Albert, les Principautés à François-Joseph, s'il voulait céder la Lombardie; Antonio Bonardi, *Il Cinquantennio*, Padoue 1909, p. 5 (d'après Alessandro Lazio).

„sur toute l'étendue“ — habitée, presque exclusivement par des Serbes et des Roumains — „de la frontière hongroise“ (propositions faites par Kossuth à Cavour, 21 novembre 1860; pp. 596-97. Il s'agissait d'une invasion organisée par le général Türr en Serbie et, „si cela n'est pas devenu impossible“ — disait Kossuth lui-même, en décembre, — par Klapka en Moldavie (III, 2-e partie, p. 503), bien entendu avec le consentement des deux gouvernements. La Roumanie se serait contentée, comme on le sait, de la Bucovine, arrachée à l'Autriche vaincue (voy. *ibid.*, p. 512).

Les négociations dans ce but avaient commencé dès l'année 1859, en relation avec la guerre que Napoléon III ouvrit contre l'Autriche pour la cause italienne. On proposait à Alexandre Jean Cuza, qui venait à peine d'être élu comme prince de Moldavie et de Valachie, dont il allait faire une Roumanie indissoluble, deux conventions, dont la signature était vivement désirée par le prince Napoléon, indiqué comme souverain de la Hongrie libre. En échange pour la possession éventuelle de la Bucovine autrichienne, Cuza aurait accepté l'établissement de dépôts d'armes appartenant aux Magyars „dans la vallée du Séreth, à Bacău, à Roman ou dans des communes plus proches encore des frontières de la Transylvanie, telles que Ocna et Piatra“; il aurait procuré aux révolutionnaires des fusils, en faisant venir de Paris, outre 10.000 pièces pour son armée, 20.000 autres pour l'insurrection; il aurait reçu en dépôt des canons venus de Belgrade; il aurait préparé, de concert avec le général Klapka, membre du Directoire révolutionnaire, tout ce qui était encore nécessaire pour la guerre qu'il favorisera de tous ses moyens. De même que les Magyars, les Roumains et les Serbes abandonneront „tout esprit de parti, toute idée de séparation“, qui ont provoqué, au profit de l'Autriche, les malheurs de 1848, et, en échange, Kossuth promet „mêmes droits et mêmes libertés pour tous les habitants de la Hongrie sans distinction de race ni de religion“, l'autonomie des communes et des comtés („les habitants des comtés à population mixte s'entendront amiablement sur la langue qu'il faudra accepter comme officielle“), „l'indépendance complète pour chaque confession et chaque nationalité de l'administration des cultes et de l'instruction publique“, la langue nationale de commandement pour les „troupes serbes et valaques organisées séparément“, avec le même droit de parvenir aux rangs,

fonctions et dignités. „Après la guerre“ — disait le sixième point — „une assemblée sera convoquée en Transylvanie pour délibérer sur l'union administrative de cette province avec la Hongrie, et, si la majorité décide que l'ancienne administration autonome de la Transylvanie doit être rétablie, les Magyars ne s'y opposeront pas.“ Et le dernier avait cette teneur: „Nous devons tous nous inspirer des principes de la fraternité. Ces principes seuls pourront nous conduire à notre but, qui est la confédération de ces trois États danubiens: Hongrie, Serbie et Moldo-Valachie“ (II, p. 232; I. Ghica, *Amintiri din pribegie*, pp. 617-623).

Or l'empereur Napoléon s'arrêta au milieu d'une victoire douteuse. Le projet français de réconciliation entre Roumains et Hongrois disparut. Un projet hongrois allait le remplacer.

Des efforts faits en 1859 il ne resta que les 20.000 fusils donnés par la France à la Sardaigne et envoyés de Turin à Bucarest, par une convention expresse conclue avec Jean Balăceanu, agent du prince de Roumanie. Ils furent pour la moitié prêtés à son gouvernement, jusqu'à ce que le Ministère français, qui n'avait pas été payé, les vendit au même (II², pp. 552, 553, 562).

Voici ce que conte maintenant, au sujet des personnes et des moyens qui furent employés ensuite dans les Principautés par l'émigration hongroise, un des chefs roumains du mouvement de 1848, A. Papiu Ilarian, dans sa brochure „L'indépendance constitutionnelle de la Transylvanie“ (Jassy 1861):

„En 1860 et même au commencement de l'année 1861, plusieurs émissaires hongrois circulaient dans les Principautés Unies. Leur mission était celle de se mettre en relation avec notre parti démocratique et d'exciter les Roumains à une guerre contre l'Autriche en leur faisant accroire que la cause roumaine serait solidaire avec celle des Magyars. Vers le printemps de cette année (1860) voici arriver à Bucarest un rênégat roumain, un certain Buda Sándor, qui en 1848 avait combattu contre son propre sang, contre les Roumains, *mettant à prix leur tête*. Ce mercenaire hongrois était venu de Turin en qualité d'agent du Comité national hongrois établi dans cette ville et composé de Kossuth, Teleky et Klapka. Bien que rênégat, il protestait mensongèrement être Roumain, pour avoir plus de crédit auprès des Roumains. Il avait sur lui des lettres de la part de ce comité. Entre autres, un mémorandum souscrit par tous les trois

membres dudit comité hongrois de Turin. Il portait la date de Turin, 15 septembre 1860 et contenait les concessions que les Magyars seraient disposés à faire aux Roumains, mais seulement à condition que ces derniers reconnussent l'union de la Transylvanie avec la Hongrie et consentissent à se lever de concert avec les Hongrois contre l'Autriche pour l'indépendance de la Hongrie. Le mémorandum était destiné à convaincre surtout les Roumains des Principautés Unies et à les amener à prendre part aussi à cette révolution magyare, d'autant plus que les Magyars admettaient, le cas donné, la réunion aux Principautés Unies de la Bucovine. Admirable libéralité qui consiste à donner un pays sur lequel M. Deák lui-même n'a pas encore trouvé, à notre escient, de paragraphe suivant lequel il ferait partie de la Grande Hongrie ! Mais, en échange, l'agent prétendait la formation d'une légion composée de Roumains des Principautés Unies et de Transylvanie. Cette légion allait se rendre ensuite en Italie pour envahir par cette voie la Hongrie et en chasser les Autrichiens." Papiu reproduit ensuite une conversation sur le drapeau de cette légion, qui aurait été magyar ou italien, et roumain seulement si Cuză donnait un caractère officiel à ce corps. Buda Sándor quitta bientôt Bucarest pour revenir sans aucun résultat auprès de Kossuth¹.

Du reste Buda, qui avait fini déjà en juillet 1860 sa mission

¹ Pp. 49-53. Voici, d'après le même (pp. 53-55), les clauses contenues dans le Mémorandum :

„1. Chaque commune déterminera elle-même quelle sera sa langue officielle. Dans cette langue seront rédigés les procès-verbaux de ses séances, les rapports et les adresses au comté, ses pétitions au gouvernement et à la diète. Chaque commune décidera, plus tard, quelle sera la langue d'enseignement dans ses écoles.

2. De même chaque comté décidera, par la majorité des votes quelle doit être sa langue administrative. Dans cette langue seront rédigés ses procès-verbaux et ses protocoles et sa correspondance avec le gouvernement ; c'est aussi dans cette langue que lui seront expédiés les décrets et les réponses du gouvernement.

3. Les membres de la diète hongroise pourront employer dans les discussions du Parlement n'importe quelle des langues du pays.

4. Les lois seront promulguées dans toutes les langues employées par les comtés et les communes.

5. Tous les habitants du pays pourront s'associer librement, dans l'intérêt de leur nationalité, dans de grandes communautés nationales ; ils

revenant à Turin (II, p. 625)¹, avait fait rédiger deux proclamations au nom du „Comité hongrois pour la défense du pays“, dont la première demandait aux patriotes magyars de se tenir à l'écart du gouvernement autrichien, alors que la seconde annonçait aussi aux Roumains, aux Serbes et aux Croates l'approche du jour où ils devront prendre les armes pour la liberté commune. Il avait composé aussi un pamphlet dans le même sens, en hongrois et en roumain, et il l'envoyait à Kossuth pendant l'été, pour être imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires (pp. 520-521).

On finit cependant par s'apercevoir que Belgrade n'est guère disposée à jouer ce rôle—et elle avait bien raison! — et que le prince Cuza est „un traître (!) et un ennemi acharné“; Klapka écrivait enfin de Jassy, le 22 décembre, que tout était perdu (pp. 256, 517; cf. aussi pp. 520, 524, 527). Il se plaignait que le gouvernement des Principautés n'est pas favorable — „par calcul ou par lâcheté“ (! — à l'aventure, que les agents français et anglais sont aux aguets et enfin „qu'un parti, qui n'est pas grand, mais très actif (*rührig*), rêve de la résurrection d'un Empire daco-roumain qui n'a jamais existé et veut incorporer à cet Empire toutes ces contrées dans lesquelles pendant les troubles des siècles passés se sont établis des représentants de la famille moldo-valaque; ce parti est prêt à servir l'Autriche“ (pp. 546-547). Et il ajoutait, dans une lettre du 23 décembre: „Tout est perdu de ce côté; toute entente est devenue impossible. La Valachie, loin de nous être amie, nourrit des

pourront s'organiser selon leur désir, convoquer des réunions plus ou moins nombreuses, instituer des assemblées périodiques de leurs délégués. De même, ils pourront nommer des chefs nationaux, qu'ils intituleront Voévodes ou Hospodars (!) ou avec tel autre titre qu'ils voudront.

6. S'ils le veulent, ils mettront en relation l'administration de leur Église et de leurs écoles avec leur communauté nationale. Ils pourront nommer librement leurs chefs ecclésiastiques, et, s'ils le trouvent bon, leur accorderont le titre de Patriarche ou de Métropolitain ou n'importe quel autre titre.

7. Ils pourront former des statuts en ce qui concerne leur organisation, de même que l'administration de leur association, et par rapport à tous leurs intérêts, autant nationaux que religieux.

8. L'État ne leur demandera qu'une seule chose: la publicité de leurs délibérations et de tous leurs actes.*

¹ Il voulait cependant revenir à Bucarest et sollicitait en vain, comme garantie personnelle, sa nomination comme interprète ou comme courrier, ou au moins son brevet de mission (pp. 625-626).

sentiments d'inimitié. Elle veut avoir la Transylvanie. Elle la considère comme sa propriété légitime et nous comme des usurpateurs. Les velléités de la Valachie s'étendent même sur le Banat. Personne ne veut entendre parler d'une alliance hongroise¹. La faute en serait, d'après Kossuth lui-même, à „la folle inimitié du prince Cuza, de ses fonctionnaires et des Valaques en général contre notre nation, — il ne faut pas même penser au peuple, car il n'est pas si avancé là-bas pour avoir une opinion; il marche où le poussent ses chefs.“ On recommandait aux futurs combattants de ne plus se rendre dans les Principautés (p. 590). En Serbie enfin on est autrichien, au moins de système; le prince n'a pas voulu recevoir l'émissaire de l'émigration, qui a trouvé même plus prudent de se rendre en Autriche (p. 565). Du reste, Garibaldi était devenu un traître aussi, selon l'opinion de Klapka: il aurait été capable seulement, pour se trouver une petite occupation, de livrer „la population sans défense de la Transylvanie et du Banat au couteau assassin des Valaques aussi bien qu'à la fureur impitoyable de la soldatesque autrichienne“ (février 1861; pp. 554-555). Du reste, la Russie menaçait formellement d'une intervention militaire dans les Principautés, s'il était donné suite à ces projets (pp. 564-565).

Cavour, qui soutenait chaleureusement les intérêts de la Hongrie-révolutionnaire, mourut le 5 juin de cette même année, et son successeur ne croyait pas qu'un mouvement insurrectionnel fût possible alors que, par suite de la politique des Principautés, la Transylvanie ne pouvait plus lui servir de base; et la crainte d'un soulèvement des Roumains contre les Magyars réapparaît (p. 609). Si Kossuth pensait encore à se servir du prince serbe et de son ministre Garachanine, il abandonna désormais l'idée de s'adresser, fût-ce même sous l'impulsion de Napoléon III, à Bucarest. Cependant il s'était entendu avec une Compagnie et une fabrique d'armes en Serbie, alors que les éléments hongrois disséminés dans les Principautés auraient commencé à être organisés militairement (p. 610)².

1 „Hier ist Alles verloren, jeder Ausgleich unmöglich. Die Walachei ist uns nicht nur nicht befreundet, sondern feindlich. Sie will Siebenbürgen haben. Dieses betrachtet man als rechtliches Eigenthum, uns als Usurpatoren. Ja, die Gelüste der Walachen erstrecken sich sogar auf den Banat. Von einer ungarischen Allianz mag Niemand hören.“

2 Sur les indispensables *Agenturen* hongroises en Valachie et en Serbie, pp. 616-617.

On n'était guère disposé à faire des concessions réelles aux Roumains de Transylvanie, alors qu'on cédait volontiers aux Serbes la Macédoine, „mais sans atteindre par cela l'intégrité du pays“ : les comités nationaux des deux côtés auraient fixé un *modus vivendi* jusqu'à la réunion de la diète d'une Hongrie libre (pp. 616-617) ¹.

De fait, l'idée de l'insurrection était définitivement abandonnée. Klapka le disait déjà le 22 décembre 1860 : „Les chances ne sont à ce moment ni la dixième partie de ce qu'elles étaient en 1859. Il faut donc nous en tenir au même principe qu'alors. Penser à un soulèvement avant qu'une armée de secours ne soit arrivée sur la Drave, ce serait un crime“ (p. 620).

A la fin de l'année 1861 on croyait encore à la Serbie de Garachanine, qui „comprendait le caractère grandiose de la situation“ ; quant à la Roumanie, on apprenait de nouveau qu'il y règne une agitation très dangereuse tendant à l'annexion du Banat et de la Transylvanie („Von Bukarest aus kommt eine für uns sehr gefährliche Agitation wegen Annexion des Banats und Siebenbürgens“ ; p. 653). Quant aux Roumains de Transylvanie, on craignait qu'ils seraient en état, dans l'éventualité d'une diète convoquée par l'Empereur pour la Transylvanie seule, de trahir leur propre cause (!) (p. 655). Mais l'émissaire Vizsoly assurait que les Valaques qu'il connaît lui, ceux des comtés extérieurs, ne sont pas encore conquis par les agitateurs, „quelques créatures autrichiennes et des fanatiques appartenant au clergé et au parti daco-roumain“. Kossuth considérait cette affaire comme la plus importante et la plus pressante, et il aurait été enchanté de pouvoir la résoudre sans se résigner cependant à un „démembrement du pays“ (p. 663). Réconcilier les „exaltés honnêtes“, en fondant un journal en roumain et en négociant avec les députés, lui paraissait le seul moyen de conserver à un futur soulèvement la Transylvanie comme base (pp. 663-664).

Il n'y a, écrivait là-dessus Josika, que deux autorités roumaines en Transylvanie, irréconciliables toutes les deux : l'évêque orthodoxe Șaguna et Șuluț, l'évêque uni ; les autres sont des „bavards de second rang“, leurs simples „instruments aveugles“. Quant à Mocșonyi, chef des Roumains de Hongrie „il a les allures d'un roi daco-roumain“ et il irait plutôt vers Satan lui-même que vers le chef de l'émigration hongroise“. Cependant le frère de ce même

¹ On comptait sur les Szekler, qui auraient formé un comité à Csik-Szereda, d'entente avec le groupe révolutionnaire de Jassy (*ibid.*).

Mocsónyi pensait à une Roumanie indépendante, qui s'appuierait sur une Hongrie libre et entière, et Kossuth expose une conversation avec le „roi daco-roumain“ lui-même, à Turin. Il aurait déclaré que la conquête de la Transylvanie par les Roumains de la Principauté serait pour eux une action fatale; seulement „si la Hongrie restait autrichienne et devenait un instrument entre les mains de la Cour de Vienne contre l'indépendance de la Roumanie, ce serait alors bien autre chose“ (p. 673). „L'Autriche“, continua-t-il, „avec la Hongrie est une grande Puissance et, comme telle, elle ne peut pas être l'alliée de la Roumanie plus faible“ (*ibid.*). N'y a-t-il pas quelque chose de prophétique dans ces paroles prononcées il y a plus d'un demi-siècle ?

Au commencement de l'année 1862 Kossuth ne trouvait pas des expressions assez chaleureuses pour parler de la Serbie; les Serbes de Hongrie devraient nécessairement concourir en armes pour gagner la liberté complète, l'indépendance à la Principauté (p. 675). Il craignait cependant que Napoléon III ne préfère, ainsi que le prétendait Thouvenel, son ministre des Affaires Etrangères, une „Sud-slavie forte et guerrière“ à une Hongrie encore indécise; quant aux Roumains, il les aurait complètement abandonnés et aurait désavoué „l'agitation annexioniste de Bucarest“, contre laquelle l'ancien dictateur s'était formellement plaint (p. 686). Les émigrés attendaient du cnèze Michel le signal des troubles en Orient, qui devaient amener, entre autres, la résurrection de leur patrie (p. 688). Cependant on recourut à la médiation de Victor-Emmanuel pour renouer les relations avec Cuza (p. 691).

Garibaldi préparait une expédition en Orient; il rédigea un manifeste aux peuples de l'Europe orientale, les invitant à s'unir pour „conquérir leur liberté et leur conseillant de laisser tout le souci de leur future organisation à une assemblée générale, nommée par le suffrage universel“, qui siègera après la victoire commune (Marco Antonio [Canini], *Vingt ans d'exil*, Paris 1869, pp. 184-186). Kossuth, qui pensait à s'appuyer sur l'activité guerrière du général et qui était formellement poussé dans ce sens par le gouvernement italien (II, p. 707), lança, de son côté, un projet de confédération danubienne, fait surtout pour flatter la Serbie; un publiciste aventureux, Marc' Antonio Canini, prétend lui en avoir donné le brouillon, que le chef des émigrés magyars aurait simplement retouché ci et là,

„en y faisant quelques modifications“; (p. 175) ¹, Kossuth lui-même se réserve l'absolue paternité des idées. Il avait été question aussi de former une légion roumaine avec les déserteurs autrichiens de cette nation qui se trouvaient en Italie et „quelques Roumains des Principautés“ ².

Mais l'époque des aventures était déjà close. Et l'idée d'une entente entre Roumains et Hongrois sans toucher d'une main hardie au problème transylvain appartenait à cette politique aventureuse qui avait vécu.

N. Iorga.

Sur les relations des ducs de Bourgogne avec l'Orient — quelques notices. —

Dans les comptes publiés par le comte de La Borde, *Les ducs de Bourgogne, Preuves*, I, p. 232, il est question à l'année 1425-1426 de „peaux d'agneaux de Rommenie“ employées pour „fourrer IIIj chappeaux“ du duc de Bourgogne; elles sont vendues par „Jehan Ganiel demourand à Hesdin“. Plus loin les „agneaux de Rommenie“ sont employés pour fourrer „une robe de drap de layne noir“ (p. 300), „ung paletot de drap gris“, une autre „robe noire“ (p. 301; années 1432-1433), des „chappeaulx de feustre“ et des „chappeaux de festus“ (p. 303).

Il s'agit sans doute de ces peaux très fines d'agneaux non encore nés qui servaient, au XVIII^e siècle, précisément à fourrer les bonnets de cérémonie des boïars roumains, les *ichlics*. On sait que d'après le même procédé oriental on se procure la peau des agneaux d'Astrakhan.

La Cour de Bourgogne, dont on connaît les relations avec l'Orient par les voyages de Guillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Brocquière, dont le premier visita la Pologne, la Lithuanie et la Moldavie, faisait donner, en 1438-1439, dix-neuf livres à

¹ Kossuth présente des considérations très judicieuses sur *le devoir* de la Hongrie de favoriser l'indépendance et l'agrandissement de la Serbie (de la Bosnie et Herzégovine aussi), p. 70^o et suiv.

² L'année suivante on attendait Garibaldi aussi en Pologne; Sayn-Wittgenstein, *Souvenirs et correspondance*, II, Paris 1888, p. 15. Participation des Hongrois, p. 241.

Gaspar de Pologne, „Jaspar de Poulaine“, qui avait apporté au duc „un chapeau et ung cousteau de Tartarie“ (p. 360). En même temps elle secourait „Meurs le hérault et Van-à-Travers, le pour-suisvant“, qui veulent se rendre en Terre Sainte (*ibid.*).

On sera surpris de trouver dans la proximité de la prise de Trébizonde par les Turcs un „maistre Johan sans Pitié“, de son métier — on le devine — „cirugien“, qui est „natif du royaume d'Armeniq“ : le duc le fait venir de Bruges à Bruxelles „pour faire parler à lui et enquerir de sa maîtrise et habileté audit fait de cirurgie“ (p. 478, années 1461-1462) — La Pologne envoya à la même époque le médecin, l'„astronmien“, Nicolle de Poulaine, qui était payé cinquante livres „de pension“ annuellement, „au service de Monseigneur, tant absent que par devers luy“, ayant pour collègue, comme-courtisan, l'écuyer Commines (p. 495; années 1466-1467). On a une quittance de lui datant de l'année 1475 (II, p. 228). Un Hongrois, „Estienne le Hongre“, était en 1394 „brodeur et varlet de chambre“ de Louis d'Orléans (III, p. 95).

Citons ensuite, dans l'inventaire de l'héritage laissé par Charles-le-Téméraire (II, p. 12) : „Une croix d'or, esmaillié de blanc et d'un crucefix d'un costé, d'un image de Nostre Dame tenant son fils d'autre, et y a douze perles; et donna ceste croix à Monseignen l'Empereur de Constantinople pesant : XVI'I crt.“ Ce don byzantin n'avait pas été non plus remarqué, croyons-nous, jusqu'ici.

Il faut ajouter trois icônes byzantines qui se trouvaient déjà dans l'héritage de Philippe-le-Bon et que Jean de Nevers avait rapportées peut-être de sa captivité en Turquie. En voici la description (II, p. 240) : „III autres tableaux de bois pareilz, de la façon de Grèce, esquelz a en l'un l'image de Nostre Seigneur en peinture, en l'autre de Nostre Dame et ou tiers de Saint Jehan l'Évangéliste, bordez tous trois d'argent doré, faiz à rondeaux de l'ouvrage de Venize; autres rondeaux où sont esmailliez demiz-ymages et autres demiz-ymages enlevez“. Du reste, la plupart des nombreux „tableaux d'argent doré“ qui sont mentionnés dans l'inventaire paraissent avoir la même origine; il y a même un triptyque à la mode grecque, „ouvrant à deux fueillez“ (pp. 238-239), et il y est dit expressément que la „garnison d'icellui tablau de bois, tout couvert d'argent, doré par dedans et blanc par dehors“, ayant „par dessus ung gros ossement sur le ront“, „est escripte en grec“; et la description ajoute : „et y fault le fust de la vraye croix, qui estoit

dessus, en une petite croisée, et y a plusieurs autres reliques environ à dix feuilles“. Les images „ouvrans en deux pièces, fait en facon de laz d'amours“, dont la bordure, „les visaiges et mains“ sort d'„ambre jaune“, seraient très probablement orientales (p. 240).

Nous y ajouterons encore les quelques reliquaires en métal précieux (II, pp. 255-256, 263-264): ils portent les images de St. Jean, de St. Antoine, de Sainte Catherine; certains „ouvrent à II feuilles“ aussi. Et, quant aux deux dernières pièces de ce chapitre, leur origine orientale y est expressément indiquée:

„Un autre tableau d'or, où il a de la vraye croix et autres reliques dedans, escript de lettre grecque d'un costé et double croix: neellée d'autre, garni de II grosses perles dessus, pesans X c.

„Ung viez reliquiaire, d'un apostre, d'argent doré et escripture de lettre grecque et ossement d'un saint derrière.“

Et, dans un chapitre suivant (p. 265), cette pièce:

„Ung tableau de bois, à un demi-ymaige de Nostre Dame, peinte ou milieu de l'ouvrage de Grèce, bordé et couvert d'argent doré à ymaiges et autre ouvraige dudit pays de Grèce.“

L'or de Chypre (p. 109) est fréquent¹. Des rubans d'or de Chypre, III, p. 52. Des mailles d'argent de Chypre, p. 76. Des „tables de Chyprez“ et „ung tablier à jouer“ (II, p. 138) sont, de fait, de cyprès (voy. p. 139).

Des oiseaux, des oiselets de Chypre dans des cages d'argent doré (pp. 132, 134, 183).

Un seul Grec se rencontre dans les comptes de la Maison, rivale, d'Orléans: „George le Grecque, jouex de harpe, serviteur de Monseigneur le conte de Dunois“, qui „avait joué devant Madame (Valentine Visconti) le jour des nopces de la fille de la nourrisse de Mademoiselle“ (III, p. 396).

En 1470 un „George, Grec, joueur de lutz“, „s'arme pour alie à la guerre“, se rendant à Tours (p. 406).

Un „cousteau de Turquie, dont la ghaine et le pommeau sont garnis d'argent dorée“, et un autre, „la ghaine garnye d'argent dorée et clonée tout au long“ (p. 138); un troisième sans autre désignation (*ibid.*; aussi à la page 146).

Parmi les objets faisant partie dudit héritage de Philippe-le-Bon.

¹ Il y avait aussi l'„or de Rhodes“; III, p. 271.

en trouve „une gibessière de façon de Turquie, faicte de plusieurs ouvraiges d'argent trait, pendant à une petite chesne d'argent blanc“ et, dedans, entre autres, une pièce d'or, une „double morisque d'Espagne“ (II, p. 255).

Et, probablement par la même voie de la croisade malheureuse de 1396, on a cette spécialité turque des aiguères et des bassins de métal: „deux bassins et un grant tabour de cuivre ou d'arain argentez et ouvrez par dedans, en la façon de Turquie“ (II, p. 266), L'aventure de Nicopolis était rappelée aussi aux souvenirs par la „mace de Turq tout de fer“, le „pouzigan“ employé par les guerriers du Sultan (p. 278), et l'étui double pour l'arc et les flèches, qui est décrit dans ces termes:

„Ung estuy double, l'un à mettre les flèches et l'autre à mettre l'arc, couvert de veluyau vermeil brodez en plusieurs lieux de l'ouvraige de Turquie, esmailliez sur chaeun aux armes de Monseigneur, d'argent doré, bordé à l'un des bouz d'argent doré, pendant à une sainture de tissu vermail, garnie de boucles, mordans et fermeures d'argent doré“ (p. 276) ¹.

Le duc Charles possédait dans sa ménagerie des chameaux et des dromadaires et entretenait un gardien maure, de la région africaine de Benemarin: on a une quittance, datée le 13 février 1476, de ce „Floris de Bellemarin, garde des cameulx et dromadaires que mon très-redoubté seigneur“, dit-il; „Monseigneur le duc de Bourgogne, que Dieu pardoint, soloit faire garder et entretenir ou parcq de son hostel, en sa ville de Quesnoy“. Il déclare avoir reçu „douze livres tournois, de XX gros la livre“, „pour la garde et gouverne dromadaires que feu le sieur de Bèvres a puis certain temps en ça donné à celui seigneur“ (p. 229) ².

La Syrie contribue avec un vase de porcelaine au trésor: „1 pot

¹ A signaler aussi dans la bibliothèque d'Orléans „le livre de Macomet en latin, couvert de rouge, plain, en lettre de forme et anciennement glosé“ (III, p. 296; cf. p. 316).

² Cf. p. 367 (année 1468): „Pour avoir fait nerver le col du dromadaire, pour les nerfs et façon, VI s.“. Il est question d'une des pièces qui figurent pendant les grandes fêtes de la Toison d'or, du „grant dromedaire, de environ IX piez de hault, sur lequel avoit ung Moriau, richement habillié d'or et de soye, assis sur deux penniers, desquelz il tiroit hors pluseurs bestes et oyseaulz vifz, enrichiz d'or et de peinture, qu'il donnait aux dames et damoiselles séans audit banquet“ (p. 326).

de terre, de l'ouyrage de Damas, blanc et bleu, garni le pié et couvescle, qui est de jaspre doré, à une ance d'un serpent d'argent doré" (II, p. 253). Une „grant pièce de larges nappes neuves“ est aussi „faicte de l'euvre de Damas“ (p. 259). Un pèlerinage à notre Dame de Hal, dans le Hainaut, de l'évêque de Bethléem en 1426, II, p. 386; cf. p. 392. Un Voyage d'Outremer, III, p. 315; cf. pp. 445-446. Un autre de „la conquête de Jérusalem“, p. 327.

Un „chevalier de Jherusalem et de Sainte Katherine du mont de Sinay“, p. 340.— Jouvernal, „nègre du pays de Lombardie“, joueur d'eschecz p. 383.

Fragments des chroniques roumaines

Concernant les Serbes.

Grégoire Ureche (vers 1640).

1506. [Le prince de Moldavie Bogdan, fils d'Étienne-le-Grand] se leva, avec toutes ses forces, et il fit venir à son secours les Szekler, et il entra en Valachie, jusqu'à Rătezați, à la colline de Căiața¹, de l'autre côté du Râmnic, le 28 octobre. Et il y resta dix jours pour piller; et il incendia tout, de la rivière du Milcov à celle du Râmnic, et plus bas, des deux côtés, jusqu'au Séreth. Et ce fut là que vint le trouver un ambassadeur du prince Radu [de la Afumați, Voévode de Valachie], un moine, du nom de Maximien [=Maxime], fils du Despote, du seigneur serbe, et il pria le prince Bogdan de faire sa paix avec le prince Radu, étant chrétiens et de même race. Donc le prince Bogdan, considérant la prière de ce moine, fit la paix pour accomplir sa volonté. Et il envoya des ambassadeurs au prince Radu. Et alors le prince Radu et ses boïars jurèrent sur les Saints Évangiles de conserver la paix inébranlable, et ils laissèrent les frontières anciennes, telles qu'elles avaient été, et le prince Radu devait refaire toute la dévastation et les incendies qui avaient été accomplis dans le pays de Moldavie, dans le district de Putna. Et le prince Bogdan s'en retourna en paix.

(Kogălniceanu, *Letopiseșe*, II, 2-e édition, p. 181.)

* * *

1540. [Pierre Rareș, prince de Moldavie], se concerta avec sa femme, la princesse Hélène [fille du despote serbe Jean] pour en-

¹ Cf. *Magazinel istoric de Laurian et Bălcescu*, IV, p. 309.

voyer une lettre avec de grandes supplications et plaintes au Sultan Soliman, Empereur turc, pour qu'il le prenne en compassion et lui pardonne, ployant la tête sous le sabre de l'Empereur, et qu'il envoie des lettres à János [Zápolya], le roi hongrois, dans le but de lui permettre de quitter le pays et de se rendre à Constantinople et de servir à la Porte de l'Empereur. Et, comme la princesse Hélène connaissait les lettres serbes, elle écrivit à l'Empereur, avec force supplications et plaintes, et elle la scella, et la donna au prince Pierre. Et le prince Pierre la fit descendre du château par une fenêtre au dehors, près du mur du château, et il appela un sien serviteur fidèle qui était serbe et lui indiqua la lettre et lui recommanda en secret de prendre la lettre et de la remettre entre les mains de l'Empereur turc. Lequel, ayant reçu cette instruction, alla prendre la lettre, et la porta à Constantinople et la tendit vers les mains de l'Empereur¹.

(*Ibid.*, pp. 198-199.)

* * *

Miron Costin (vers 1670).

1619—20. Le prince Gaspard [Gratiani, prince de Moldavie ; Morlaque de nation] connaissait le serbe, et, lorsqu'il eût pris ces capitaines d'Orheiu [qui soutenaient un prétendant], il leur fit des reproches et leur dit en serbe : „da imaété serdtte tshisto. ku gospodariou“. Et Bucioc, le Vornic du pays inférieur, donna la traduction de ces mots, c'est-à-dire : „Soyez sincères de cœur envers le prince“.

* * *

Chronique attribuée à Nicolas Costin (commencement du XVIII^e siècle).

1711. „Et le 5 juin arriva aussi Boris Chérémet, le feldmaréchal, avec environ 30.000 soldats, et Dolgorouki, et d'autres généraux, sur le Pruth, à Zagarancea. Et, aussitôt que la prince Démétrachœ [Cantemir] l'apprit, il prit aussitôt avec lui son Hetman [général],

¹ Pierre régna le trône. Il le conserva jusqu'en 1546. Hélène est la fondatrice des églises de St. Georges et de l'Assomption à Botoşani, ville dont les revenus étaient assignés à la princesse. Rareş entretenait des mercenaires serbes pendant ce second règne. Sa femme lui survécut. Elle eut la douleur de voir l'abjuration de son fils Élie et le massacre du fils cadet, Étienne, par les boïars.

Jean Neculce, Constantin le Grand-Paharnic, fils de Yordaki Ruset [= Rosetti], Vornic, et Étienne Luca, Grand-Trésorier, et ils allèrent rencontrer sur le Pruth Chérémet et signor Sabbas, par le moyen duquel furent menées à bout les affaires du prince Démétrachco avec l'Empereur moscovite. Ce Sabbas était de nation de Raguse („Dobrovenetic“; de Doubrovnic), un personnage orgueilleux et hautain.

(*Ibid.*, II, p. 101.)

* * *

Neculce (c. 1740).

C. 1685. Trois Serbes étaient venus auprès du prince Duca, ici, dans notre pays [en Moldavie], pour servir comme soldats, lesquels Serbes avaient été auparavant des kessadschis : à savoir Élie et Stanciul et Dima-Yourouk [= Dima le pâtre]. Ils s'étaient confessés à un moine grec, dans la ville de Galatz, après avoir passé le Danube. Et ce moine Jes dénonça au prince Duca, de sorte que le prince Duca leur enleva soixante-dix bourses d'argent [à 500 piastres] et beaucoup de choses précieuses. Et plus tard ces Serbes trouvèrent moyen de passer en Pologne. Et ce furent eux qui battirent le Hetman Velicico [Costin] à Baia. Et ils faisaient nombre d'incursions et portaient souvent dommage au pays, car ils étaient des gens très actifs. Et il arriva ainsi, au cours d'une de ces incursions, qu'il furent cernés par une multitude de Tatars. Stanciul y périt dans le combat, et les autres échappèrent, couverts de blessures. Donc ils furent effrayés de ces blessures et s'en allaient en Allemagne, de sorte qu'Élie et Dimitrachco arrivèrent à être de grands chefs auprès de l'Empereur allemand, ayant sous leurs ordres vingt mille Serbes. Et Dima-Yourouk obtint plus tard des lettres de pardon et revint ici, dans ce pays, en Moldavie, où il fut bach-boulouc-bachi sous le prince Constantin Duca, et il périt dans les flammes, ainsi que Totoescul Grand-Capitaine, lorsque prit feu le dépôt de poudres de Jassy. Vous voyez donc ce dont a été capable ce confesseur grec : c'est un vrai plaisir que de se confesser à cette engeance.

(*Ibid.*, p. 231.)

1711. Le Spatar Thomas Cantacuzène était le cousin-germain du prince [de Valachie, Constantin] Brâncoveanu : le prince Brân-

coveanu le considérait comme son fils, et il l'avait fait Grand-Spatar en Valachie, et il lui témoignait beaucoup de grâce et d'amour, et l'honorait beaucoup, l'appréciant plus que tous ses autres boïars. Et lui, il abandonna le prince Brâncoveanu et s'enfuit ici, à Jassy, auprès de l'Empereur moscovite, croyant qu'il deviendra prince en Valachie, à la place du prince Brâncoveanu. Et il se mit à calomnier fortement le prince Brâncoveanu, disant que, quant aux trois cents bourses d'argent que l'Empereur avait envoyées au prince Brâncoveanu pour rassembler une armée, pour acheter des provisions et sortir à la rencontre de l'armée moscovite à Fălciiu, l'Empereur ne doit plus même y penser, etc. Donc Thomas, ayant constaté ces intentions du prince Brâncoveanu, s'est entendu avec ses oncles, le Stolnic Constantin Cantacuzène et Michel Cantacuzène le Spatar et autres boïars indigènes, pour prendre les devants lui-même et donner la nouvelle à Sa Majesté Impériale, et le seul prince Brâncoveanu ne le veut pas et empêche aussi les autres. Et dix-huit mille Serbes, qui sont tout au bout de la Valachie, veulent se rendre auprès de Sa Majesté Impériale, et le prince Brâncoveanu les a retenus, et il ne laisse pas venir les Serbes, ceux qui servent sous les drapeaux des Allemands.

(*Ibid.*, pp. 317-318.)

1711. Le lendemain [après le départ du Tzar de Jassy] les boïars tombèrent d'accord avec le prince Démétrachco [Cantemir], ainsi que le Métropolit, et ils mirent toutes les choses par écrit pour les donner au prince, et tous signèrent, y compris l'Empereur lui-même. Et le prince Démétrachco partit de Jassy, et signor Sabbas Rogojinski [= Ragouzinski, de Raguse¹], et ils rassemblèrent aussi d'autres boïars et des archiérées qui n'avaient pas pris part au banquet du Pruth, et ils entrèrent dans l'église princière au-dessus de la porte d'entrée et y firent chanter un office. Puis après l'office ils lurent l'acte de la convention conclue avec le prince Démétrachco. Et les boïars qui n'avaient pas été présents au [banquet du] Pruth l'acceptèrent aussi, sans distinction, et ils signèrent tous, sous les mêmes

¹ Il est mentionné aussi, comme „ministre“, à l'occasion du banquet de Jassy (p. 315) et du conseil des boïars qu'il rassembla, avec le chancelier Golovkine, „dans leurs quartiers, dans la maison du Spatar Dediul, près du palais princier“ (p. 316).

articles que l'Empereur avait transmis par le moyen du Trésorier Luca, ainsi qu'il a été dit plus haut.

(*Ibid.*, p. 319.)

* * *

1711. À cette époque deux boïars serbes des confins de la Bosnie s'étaient levés, et ils avaient rassemblé environ vingt mille hommes d'armes, tout le peuple serbe, d'après les incitations des Moscovites, et ils faisaient beaucoup de mal aux Turcs de ce côté-là. Seulement cela ne dura pas longtemps, et ils n'arrivèrent pas à se consolider, car, après que les Turcs se battirent avec les Moscovites, alors, à Stănilești, et après avoir fait la paix, le Vizir envoya aussitôt certains de ses Pachas et il rompit cette armée. Et plus tard ces boïars se rendirent à Pétersbourg, auprès de l'Empereur moscovite, ne pouvant plus vivre dans leur patrie, et l'Empereur leur fit des dons et leur accorda des villages, pour vivre là-bas, en Moscovie.

(*Ibid.*, p. 320.)

* * *

1711. (Combat de Stănilești. Affaire d'avantgarde.)

Les Turcs, entendant le bruit des chariots [du général Janus, qui se retirait d'après l'ordre du Tzar], en furent effrayés et commencèrent à fuir; mais un Pacha dit au Vizir que ce bruit paraît être celui de troupes qui se retirent, et non de celles qui avancent. Donc il y avait un bouloc-bachi, Serbe de nation, rénégat, de Bosnie, appelé Koltschak, et on l'avait envoyé pour voir ce qu'il en était, et, aussitôt après y être allé, il découvrit sans retard que le camp détalait; et les Turcs cessèrent, par conséquent, de fuir, et, au contraire, ils se mirent à passer le Pruth, ce qui dura pendant toute la nuit. Et Koltschak, grâce à cette reconnaissance, arriva à être Pacha de Hotin (Choczim), ainsi qu'il l'est aujourd'hui¹.

(*Ibid.*, p. 321.)

* * *

1711. [Négociations de paix entre Pierre-le-Grand et les Turcs.] L'Empereur moscovite choisit trois boïars, à savoir Schéfer [Cha-

¹ Il prit part, avec les Tatars, à l'expédition qui chassa, en 1716, les Impériaux de Moldavie (pp. 356-357). Il fut employé aussi contre les Tatars (p. 366). Pris par les Russes de Münnich en 1739 (p. 406 et suiv.). Cf. Amiras, p. 133 et suiv.

firov] le ministre, et le fils de Chérémet, et Sabbas Rogojinski [= Rogozinski, le Ragusan], et les envoya au Vizir. Et Sabbas craignait d'être reconnu par les Turcs, car auparavant il avait vécu à Raguse avec les marchands, dans l'espoir de ne pas être reconnu plus tard.

(*Ibid.*, p. 329.)

1738. A la même époque [le Vézir] Keupreuli marcha vers Niche, que les Allemands avaient conquise, et ils assiégèrent la forteresse de Niche. Et les Allemands ne purent pas résister, et ils capitulèrent. Car il n'y avait que cinq à six mille Allemands, avec un général. Quant au général et aux Allemands, on les laissa partir librement. Mais les raïas furent passés par le sabre, car les chrétiens s'étaient soulevés et s'étaient déclarés pour les Allemands: les Serbes, les Albanais et d'autres qui se trouvent aux environs. Et Keupreuli se dirigea ensuite contre les Allemands qui assiégeaient Bosna-Saraï; donc les Allemands ne pouvaient pas prendre Bosna-Saraï, car les positions étaient fortes et les raïas aussi adhéraient aux Turcs et ne voulaient pas se soumettre aux Allemands. Les Allemands purent prendre seulement deux ou trois forteresses sur les confins de la Bosnie, et aussitôt Keupreuli arriva avec son armée au secours des Bosniaques, et ils se rencontrèrent deux ou trois fois, et les Allemands en furent quelque peu retenus et ne purent pas en arriver à leurs fins. Tout cela se passa au cours de l'année 7245¹.

(*Ibid.*, p. 398.)

Chroniques valaques².

Stoica Ludescu (vers 1690.)

1510. La colère de Dieu vint sur le prince Mihnea [réfugié à Hermannstadt, en Transylvanie] ~ un second Julien l'Apostat [car il avait passé à la confession catholique], et il fut blessé par le brave

¹ Sur les pages 405-406, attaque de Belgrade.

² Pour les Valaques „Serbe“ signifie le plus souvent: „Bulgare“. Ainsi Sichmane, le Tzar bulgare, est nommé par Stoica Ludescu (XVII^e siècle): „la Voévode Sichmane, seigneur (*domn*) des Serbes“ (*Magazinul istoric*, IV, p. 233).

Démètre Yakchitsch, et il mourut. Lequel Yakchitsch avait été envoyé par Dieu lui-même, de même que Dieu avait envoyé le saint martyr Mercurius contre le pape Julien et de même qu'il l'avait fait pour Saint Nestor qui tua Lia, selon la prière de Saint Démètre. De même ce Démètre Yakchitsch, selon la prière de Saint Niphon [ancien Patriarche de Constantinople], blessa et tua le haïssable auteur de tortures Mihnea. Il s'éleva comme Phinéas dans le pays de Madiam à l'égard des Hébreux, et ses actions furent tolérées par tous. Et la guerre en fut arrêtée, et il obtint des éloges de génération en génération¹.

(*Magazinul istoric* de Laurian et Bălcescu, IV, p. 248.)

Après 1510. Neagoe créa Macarius [le typographe, un Serbe venu de Cétinié] Métropolitte de tout le pays de Hongro-Valachie, des versants et de Severin, avec la bénédiction de Pachôme, Patriarche de Constantinople.

(*Ibid.*, p. 251.)

Après 1510. La très-honorable femme de Neagoe [prince de Valachie], la Despina [fille du Despote Lazare²] donna [au monastère des Ibères, du mont Athos] un rideau tissé en entier de fil d'or et très orné, pour le mettre devant la sainte icône thaumaturge, dans laquelle apparaît l'image de la très-pure Vierge et mère de Dieu Marié, qui est appelée „la portière“, venue par mer d'une manière tout à fait miraculeuse, dans ce couvent, ainsi que le dit l'inscription qu'on y lit³.

(*Ibid.*, p. 257.)

1597. Et, en 7105 [1597], le 6 mai, le prince [de Valachie] Michel-

¹ Ce passage est copié sur la Vie de Niphon par Gabriel le „prote“ des monastères de l'Athos, ouvrage rédigé en grec, dont il existe une traduction roumaine du XVII-e siècle, publiée par C. Erbiceanu, sous les auspices du Métropolitte de Moldavie Joseph.

² Présence de la „Despina“ à la solennité de la consécration du couvent d'Argeş, pp. 264-265. Mention de Macarius à cette même occasion, pp. 265-266.

³ Il faut rappeler aussi le nom de Marc qui fut porté par un fils de Radu Paisie, probablement gendre de Neagoe, et par celui de son successeur Pierre Cercel, princes de Valachie.

[le-Brave] envoya Vélitschco avec ses haïdoucs à Baba (Babadag), qu'ils assiégèrent et combattirent et arrivèrent à la mettre en flammes; et ils gagnèrent beaucoup de biens et de richesses. Mais, lorsqu'ils s'en revenaient avec le butin, les Turcs se rassemblèrent de tous les côtés, et ils se mirent à poursuivre Vélitschco, et l'atteignirent à un endroit qui s'appelle Comisul, et ils se livrèrent bataille, et Vélitschco fut vaincu, et tous ses haïdoucs périrent, et les Turcs reprirent le butin. Le prince Michel en fut très attristé¹.
(*Ibid.*, p. 285.)

1631. Dans ce combat [entre le prince de Valachie Léon Tomşa et les boïars mécontents, venus de Transylvanie, combat livré près de l'ancienne enceinte de Bucarest], fut blessé d'une balle dans la hanche Voicina, capitaine des Serbes².
(*Ibid.*, p. 313.)

1653. Et le prince Mathieu, étant blessé dans le combat avec les Cosaques, gisait dans son lit, et il ne pouvait pas trouver de repos et chercher à guérir sa blessure par cause des misères que lui faisaient ses soldats, surtout les *dorobanți*³ et les séimens, et autres régiments. Car le prince Mathieu les avait beaucoup engraisés, les rassemblant de tous de pays étrangers, où ils étaient très pauvres, et le prince Mathieu leur avait fait beaucoup de grâces, car ils vivaient en paix dans leurs maisons, pour que, en échange, ils le soignassent aussi au besoin, ainsi qu'il convient à des serviteurs fidèles. Et, quant à eux tous, ils furent possédés par le diable, ils s'affolèrent et se prirent à ne tenir plus compte de lui, pas le moins du monde, mais, au contraire, ils s'en riaient, et faisaient

¹ Le récit, en roumain, est contemporain, ayant été rédigé pour les boïars de la famille Buzescu, principaux auxiliaires de Michel.

² Ce fragment est aussi contemporain. — Parmi les capitaines valaques en 1655 on trouve des Serbes: l'youbacha Ivan Voucmir (nos *Studii și Documente*, IV, p. 35). B. P. Hasdeu a publié dans son journal *Traian*, I, n-o 1, les noms „des mercenaires serbes, drapeau du capitaine Yanko“, (nous donnons cette pièce à la fin de ce recueil). Un Démètre le Serbe (Strbul) devint peu après, comme *beau-frère du prince Mihnea*, Grand-Spătar, chef de l'armée valaque (*Studii și documente*, IV, p. cccii).

³ Trabants, soldats à pied.

journallement du vacarme dans sa cour, et se saisissaient des canons pour les faire sortir en campagne, et ils entraient dans la chambre où il gisait et le chagrinaient, et ils se vantaient que c'étaient eux qui avaient porté la guerre contre les Cosaques, demandant qu'on leur donnât trois termes de leur salaire ou bien ils briseront le Trésor et les prendront eux-mêmes. Ils le chagrinaient de différentes façons, disant qu'il doit quitter maintenant son siège et se faire moine, et ils ajoutaient qu'il est devenu vieux et en a perdu la raison. Et, ainsi, étant devenus enragés, un certain jour ils se rassemblèrent tous au palais princier pour tuer deux boïars du prince Mathieu, à savoir Ghinea Tzoukalas et Radu Vărzariul, Grand-Armach, les accusant d'avoir donné au prince le conseil de ne pas leur délivrer leurs salaires. Et donc, étant enragés comme des cochons sans vergogne, ils montèrent dans le palais princier et envahirent la chambre où gisait leur seigneur, cherchant ces boïars, sous son chevet, sous les lits, sous les toits, dans les greniers de provisions, dans les bahuts, jusqu'à ce qu'ils les eurent enfin trouvés. Et ainsi, en sa présence, ils les saisirent, de façon que l'endroit même fut ébranlé de leur terreur, les dépouillant de leurs habits et les frappant sans pitié, jusqu'à ce qu'ils les eurent menés au dehors, dans la campagne; et ils les y tuèrent devant l'armée entière. Pendant les troubles qu'ils provoquèrent ainsi, Socol Cornăţeanul, Grand-Kloutschar, se trouvant par hasard malade, chez son hôte, ils le tuèrent comme des brigands. Et ils pillèrent leurs maisons, leur prenant tout ce qu'ils possédaient¹.

(*Ibid.*, pp. 327-328.)

1654. Après que Dieu eût amené la guérison du pied du prince Mathieu, il sortit pour se promener du côté de la rivière de l'Argeş et, comme il en revenait, les *dorobanţi* et les séimens lui fermèrent les portes [de Tîrgovişte], et ils sortirent à sa rencontre au grand fossé, avec tous les canons, arrêtant leur prince, pour qu'il n'entrât pas dans la ville fortifiée, mais qu'il dût quitter le pays ou se faire moine. Donc il resta, avec tous ses boïars, attristé, pendant trois jours, en dehors de la ville, et ils ne permettaient pas même qu'on lui apportât du pain, pour manger de son avoir et participer à l'honneur de son règne. Et ils n'eurent pas d'autre moyen que d'

¹ Passage contemporain.

permettre qu'on leur donnât de l'argent à foison. Ce ne fut qu'alors qu'ils lui permirent d'entrer dans la ville, sa résidence. Et ils n'en furent pas calmés, mais, comme des loups affamés, ils faisaient du vacarme jour et nuit et ils visitaient les maisons des boïars, comme des mendiants, pour les molester et leur demander à boire. Personne ne pouvait les affronter, car ils s'en allaient tous en état d'ivresse, gisant par les caves, avec leurs enfants et leurs femmes. Ils avaient abandonné la manière honnête de se nourrir et ils entreprirent une œuvre de brigandage.

Oh, combien était attristé le prince Mathieu, sachant tout le bien qu'il leur avait fait et maintenant ils se riaient de lui! Et il, appela tous ses fidèles boïars et serviteurs et leur dit: „Oh mes bien-aimés! Vous savez combien j'ai travaillé pour conserver le pays, et je me suis efforcé de retenir chacun sur la terre de son héritage, et je l'ai maintenue de sorte que nul parmi les étrangers ne l'a envahie. Et sous mon règne ils s'enrichirent tous,—et surtout, dis-je, cette engeance des *dorobanți*, qui sont de cette même terre du Pays Roumain, et qui n'ont eu rien à souffrir, ni de ma part, ni de celle des autres, mais le démon, qui ne désire pas le bien des hommes, entra, ainsi que vous le voyez, dans leur âme et les affola, et ils ne savent ce qu'ils font, car ils se sont associés aux Serbes séimens et ont marié avec eux leurs filles et leurs sœurs, et personne ne peut les apaiser. Dorénavant, mes chéris, sachez vraiment que, à cause de leurs mauvaises actions, de grands malheurs viendront sur ce pauvre pays et il tombera dans de profondes souffrances, et ceux qui sont bons souffriront pour ceux qui sont mauvais. Car, d'abord, moi-même je ne peux pas endurer les troubles qu'ils causent contre moi et contre le pays, et je pense, si je vis, amener au printemps 30.000 Tatars et le roi [= le prince de Transylvanie, Georges Rákóczy II] avec les Hongrois pour les attaquer par surprise de tous les côtés et passer sous le sabre tous leurs chefs pour qu'ils périssent comme des brigands et prendre ma revanche sur eux, à cause du grand bien que je leur ai fait.

[Suit la mort du prince Mathieu.]

(*Ibid.*, pp. 328-330.)

1655. Le prince Constantin [successeur de Mathieu] appela de lui tous les capitaines de *dorobanți*, les youzbaches et les haouches, les *vătași* (chefs) et les simples soldats (*cetași*), pour

se consulter avec eux, et leur dit: „Mes enfants! J'ai fait à tous ce qu'ils méritaient, à tous les Rouges (soldats paysans, cavaliers) et à toutes les compagnies (*cete*) et à vous-mêmes. Il faut faire encore quelque chose: éliminer d'entre nous les séimens serbes, car ils ne sont d'aucune utilité au pays. Feu le prince Mathieu les a rassemblés contre son ennemi, le prince Basile, et maintenant moi-même, grâce à Dieu, je n'ai aucun ennemi, et je me suis réconcilié avec tous les pays, pour pouvoir faire aussi du bien aux paysans, car ils sont pauvres et accablés de tributs et d'angaries. Et, lorsque nous aurons à souffrir quelque chose de la part de quelqu'un, nous nous défendrons selon la volonté de Dieu et nous donnerons plutôt ces salaires des séimens à vous et à vos fils. Donc, à l'unanimité, ils furent contents, et dirent tous: „Ainsi soit-il!“ Et le même jour le prince Constantin leur offrit un grand repas, et les régala et leur donna des pièces de drap (*coftirii*) et de velours broché (*atlaze*) et d'autres bons draps.

Et, le lendemain, samedi, 17 février de l'an 7163 [1655], cette engeance des *dorobanți* étant apparentés aux séimens, et ensanglantés et aigris par le Diable, dès le règne du prince Mathieu encore, ils se levèrent, sans aucune légitimation, le matin, avec les séimens, en grand trouble, et se mirent incessamment à injurier leur seigneur, le prince Constantin, et ils se jetèrent sans pitié sur la nation des Roumains, sur les boïars, et ils les tuaient comme des bêtes, jetant sur eux la suspicion qu'ils sont des traîtres. Et c'étaient eux qui avaient donné au prince Constantin le conseil d'éliminer les séimens, et ces misérables eux-mêmes ne voulurent rien en savoir. C'est de leur gré que le prince Constantin prit sa décision, et ce furent eux qui la brisèrent. Comme des hommes méchants et impies, ils tuèrent ces boïars qui n'étaient coupables de rien. [Suivent les noms des boïars assassinés.]

Et, quant aux autres boïars, qui, ayant appris [le complot], s'étaient sauvés du côté où il leur avait été possible, certains d'entre eux s'enfuirent au-delà du Danube, d'autres au-delà des montagnes et certains passèrent en Moldavie. Et les *dorobanți* et les séimens, étant accablés de folie et pleins du diable, ne cessèrent nullement, mais bien, au lieu de se repentir, ils accroissaient leurs méfaits. Car, d'abord, ils le calomniaient de la pire façon. Il n'avait dans sa principauté pas un pouce de terre qui fût vraiment à lui, et il devait se borner à poursuivre du regard les uns et les autres comme une bête

Et ils entraient dans le Trésor et prenaient leur salaire ; lorsque des ambassadeurs de la part de quelque Puissance étrangère arrivaient, ils se rangeaient devant la porte et les arrêtaient, de sorte, que, par crainte, ils devaient leur exposer à eux en première ligne leur mission ; et ils faisaient aussi d'autres injures au prince. Troisièmement, ils violèrent les saintes églises de Dieu, alors que les prêtres y célébraient encore la messe, et ils entraient dans les églises et les traînaient dehors par les cheveux, et les dépouillaient des vêtements, et ils pillaient les saintes églises et les autels, et ils prenaient les ciboires et versaient sur le sol le sacré sang et le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et ils foulaient aux pieds les saintes reliques et ils disaient que ce ne sont que des sortilèges. Tout ce qu'ils trouvèrent dans les églises, ils le prirent, et ils laissèrent seulement les pierres nues ; des saints vêtements ils firent des robes pour leurs femmes et leurs filles, des pièces à couvrir le ciboire (*procovețe*), des coiffes (*căițe*) et des chemises brodées (*altițe*) ; et ils vendaient au marché les livres d'église. Ils vendirent ainsi un ciboire au prix de 30 aspres (*bani*), au prix que Judas avait vendu le Christ.

Et Dieu fit un grand miracle. Car certains jetèrent dans le feu une image sainte, portant la figure du Christ Notre Seigneur, pour en tirer l'argent. Mais la maison s'alluma et elle brûla avec tout ce qu'elle contenait, jusqu'au ras du sol ; et eux ils échappèrent à grand' peine.

En quatrième ligne, ils saccagèrent les maisons des boïars et des marchands et de tous ceux qu'ils connaissaient être riches et avoir des provisions. Et ils dépouillèrent le pays d'un bout à l'autre, en long et en large. Pour être plus courts, nous dirons que le voisin dépouilla son voisin, le filleul son parrain, le serviteur son maître.

[Considérations morales. Constantin les attaque, avec ses alliés, Georges Rákóczy II, prince de Transylvanie, et Georges Etienne, prince de Moldavie. Le combat est livré, avec les *dorobanți* et les séimens, à Șoplea, sur la rivière du Teleajen, le 17 juin 1655, un samedi, le chef des révoltés étant Hrizea, fils de Dimitrachco, du village de Bogdănei, district d'Ialomița, Grand-Spătar de la principauté.]

Un très grand nombre des *dorobanți* et des séimens tombèrent : leurs corps gisaient par monceaux, accumulés, en groupes de cinquante, cent ou, par endroits,) encore plus. Ceux qui échappèrent se dispersèrent, les uns dans les montagnes, les autres au-delà du

Danube, et se cachèrent dans tous les trous. Et, par grande crainte, sachant bien leur péché, ils craignaient leur ombre même, et ils dépouillaient leurs habits de *dorobanți* et se revêtaient de guenilles de mendiants et faisaient serment de n'avoir jamais été des *dorobanți*.

(*Ibid.*, pp. 336-342.)

1655. Et le Spătar Hrizea [prisonnier à Bălgrad, en Transylvanie] se leva, au moment où Rákóczy se trouvait en Pologne, avec 500 séimens qui étaient des Roumains de l'engeance des *dorobanți*. [Il pénétra en Valachie, mais fut battu par les troupes du prince.]

1658. Et les *dorobanți* et les séimens ne s'apaisèrent jamais plus, mais, voyant l'affaiblissement de la Transylvanie et l'impuissance du prince Constantin, poussés par le diable, ils arrivèrent à la convention que rien autre chose ne pourra détruire le prince Constantin que la puissance des Turcs, et ils allèrent au-delà du Danube et se soumirent à eux, et le dénoncèrent qu'il est rebelle à l'Empire et qu'il est uni à Rákóczy et au prince Étienne.

(Pp. 343-344.)

[Lorsque les Turcs entrèrent dans le pays, le 17 janvier 1658,] les *dorobanți* et les séimens les conduisaient par des voies que ne connaissaient ni les Turcs, ni les Tatars et dans les endroits que leurs méfaits n'avaient jamais fréquentés; et eux, comme des diables, les conduisaient pour que [les païens] prissent des prisonniers et accomplissent leur œuvre de pillage. Chose inouïe et qui n'est jamais arrivée auparavant: vouloir le malheur de leur nation. Et eux-mêmes livraient leurs femmes et leurs enfants et leur parenté comme esclaves entre les mains des Turcs¹.

(Pp. 345-346.)

1660. [Retour temporaire de Constantin.] Et les *dorobanți* et les séimens se rassemblèrent autour de sa personne, et certains des Rouges et d'autres compagnies, et ils reprirent leurs brigandages

¹ Plus loin il est dit que Mihnea sut se gagner la seule lignée des „*dorobanți*“. Il leur donne des „habits de spahis“ (p. 352). Cf. aussi p. 305.

habituels, détruisant et pillant les biens des boïars et tout ce qu'ils rencontrèrent ¹.

(*Ibid.*, p. 355.)

1668. [Radu Léon, prince de Valachie], prit deux anneaux d'or ornés de pierres précieuses des doigts de Saint Nicodème, qui habite avec ses saintes reliques dans le saint monastère de Tismana.

(*Ibid.*, p. 370.)

* * *

Chronique du capitaine Constantin Filipescu (vers 1690).

1389. A cette époque, Mourad, le chef des Turcs, ne voulant pas se reposer et faisant des guerres de tout côté, les fit aussi contre les Serbes et contre les Bulgares. Lesquels, ayant leur cnèze, le grand Lazare, et Mourad l'ayant plusieurs fois vaincu, il rassemblait chaque fois une nouvelle armée et allait contre le Turc. Enfin, les armées s'étant approchées l'une de l'autre, de celle du cnèze Lazare se détacha un brave, nommé Miloch Cobilitsch (*sic*), qui entra hardiment au beau milieu de l'armée turque, les Turcs lui ayant ouvert le chemin, croyant qu'il vient se soumettre à Mourad, leur chef. Et il alla droit devant Mourad, et, tirant un de ces grands couteaux serbes, il en perça Mourad le Turc, bien que les Turcs eussent fini par le tuer lui-même. Et les armées du cnèze Lazare en furent grandement encouragées, et celles des Turcs effrayées, de sorte qu'elles s'enfuirent, chacune de son côté. Et le cnèze Lazare les poursuivait les massacrant et les dispersant.

(*Ibid.*, I, p. 94.)

1394. A Rovine le prince Mircea eut à son secours Marco Cra-liévitsch et Constantin et Dragasès, des Serbes de grande lignée, avec des armées sous leur ordre. Et le prince Mircea vainquit l'Empereur Baïéزيد dans ce combat. Et Marco et Dragasès et Constantin périrent dans ce combat ².

(*Ibidi.*, p. 95.)

1506. Le prince Bogdan, voulant venger les dommages que lui

¹ Mort des *dorobanji* pendant la peste; p. 359.

² La source, ce sont les annales serbes. Mention du secours serbe accordé au Sultan Mousa, p. 97.

avait causés le prince Radu, rassembla une armée et entra en Valachie, et il saccagea le district de Râmnic, s'arrêtant à Rătezata dix jours. Ce fut là que le rencontra un ambassadeur du roi de Hongrie: le nom de cet ambassadeur¹ était le moine Maximien, fils de Despote, de la lignée des Empereurs grecs, lequel ayant supplié le prince Bogdan, il lui fit sa paix avec le prince Radul, et le prince Bogdan s'en revint dans son pays¹.

(*Ibid.*, p. 111.)

Entre 1506 et 1510. Le second Empereur Baïézid envoya une armée en Caramanie, avec son gendre Hersékogli [fils du dernier duc de l'Herzégovine], lequel, pendant le combat, fut pris par les Caramanlis. Et, après que la paix eût été conclue entre eux, il fut délivré.

(*Ibid.*, p. 112.)

1510. Comme il y avait à Hermannstadt un chevalier (*viteaz*), fidèle (*om*), du prince Vlad², à savoir Démètre Yakchitsch, et celui-ci ayant rencontré, Mihnea [ancien prince de Valachie,] dans une petite rue, étroite et obscure, qui se trouve du côté de la grande église des Saxons, il tira son épée et l'en transperça. Donc Yakchitsch monta dans la haute tour et cria par la fenêtre: „que tout le monde sache qu'on a tué le prince Mihnea“. Et un serviteur du prince Mihnea, avec un fusil à double canon, le visa et le frappa d'une ballè dans la tête. Et ainsi finit aussi Démètre Yakchitsch³.

(*Ibid.*, p. 114.)

1654. [Mathieu Basarab, prince de Valachie], ne pouvait pas soigner sa maladie et la faiblesse de sa vieillesse à cause des folies faites par les *dorobanți* et les séimens et autres soldats, qu'ils commettaient parce qu'ils s'étaient enrichis sous son règne... Car ils criaient au milieu de la Cour princière, demandant qu'on leur payât leurs salaires, car ce sont eux qui ont combattu contre le prince Basile, et ils exhortaient le prince Mathieu à aller se faire moine, car ils

¹ La source en est la chronique moldave. Voy. plus haut. p. 117.

² Le Moine.

³ Ce passage est pris dans l'ancienne forme de la chronique de Valachie qui a été remplacée dans la compilation de Stoica Ludescu par la Vie de Niphon,

n'ont pas besoin de lui comme prince, étant vieux et malade. Et ils avaient poussé si loin leur folie, qu'ils prirent les canons et les dépôts de poudre et les firent sortir hors de la ville. Et ils entrèrent eux-mêmes dans la maison où gisait Mathieu, etc.¹.

(*Ibid.*, p. 303 et suiv.)

1673. [Mention d'une révolte des séimens que le prince Grégoire Ghica avait amenés à Hotin dans la guerre entre Turcs et Polonais: „la folie des séimens qu'ils avait faite les jours passés“.]

(*Ibid.*, p. 376.)

* * *

Mémoires de Radu Popescu (vers 1714).

1688. [La princesse Marie, veuve de Șerban Cantacuzène — elle était fille du Bulgare Ghețea — demande aux boulouc-bachis des séimens de proclamer comme prince son fils Georges.]

(*Ibid.*, V, p. 94.)

1690. Pendant cette année les Turcs prirent Vidin, Niche, Kladovo et Belgrade aux Allemands. Mais à Niche le Khan fit un grand acte de bravoure, qui est digne d'être consigné. Car la place ayant une forteresse tout autour et comme il y avait dedans 2.000 Allemands avec leur général, les Tatars donnèrent de si grands assauts que les fossés furent remplis de leurs corps; et les autres entrèrent dans l'enceinte et tuèrent tous les Allemands, de sorte que, de 2.000 qu'il y avait au dedans, pas un n'échappa.

(*Ibid.*, p. 115.)

1695. [Le prince Constantin Brâncoveanu reçoit l'ordre de bâtir la forteresse de Kladovo, „qui avait été fondée par l'empereur Claude“; description de la caverne de Goloubatsch, d'où sortent les mouches venimeuses.] On voit un rocher creusé, dont le creux, la bouche est noire, enfumée, comme s'il y avait au dedans une fumée qui eût noirci les bords de la caverne. Mais ce n'est pas la fumée qui en est la cause, car, toutes les années, au printemps, une toute petite mouche en sort, qui, en sortant du rocher et en passant le

¹ Nous donnons cette version pour montrer la différence entre le texte de cette compilation et celui de l'original, qui est Stoica, Ludescu. Cf. plus haut, p. 124 et suiv.,

Danubé, un grand nombre se noie, et les autres, comme un nuage foncé, se dirigent en aval du Danube et apparaissent au large de la campagne, où elles piquent les bêtes, les enveniment, et celles-ci meurent. On emploie la fumée des buissons et du foin pour garantir les bêtes, et les paysans eux-mêmes s'en garantissent, car les hommes aussi souffrent beaucoup à la suite des piqûres de ces mouches, mais ils n'en meurent pas. Et pour ce motif le prince avançait lentement.

Et, étant arrivé à Cerneți, l'ordre lui vint de la part du Sultan de bâtir la forteresse de Kladovo, qui avait été démolie auparavant, depuis quelque temps, par les Allemands qui étaient venus d'abord avec le général Veterani, en certain nombre, pendant le règne du prince Șerban, pour passer par le pays vers Kronstadt (la seconde fois le prince de Bade y entra, avec Heissler et Veterani, à la tête de toutes les armées allemandes, et ils passèrent par la principauté sous le règne du prince Constantin Brâncoveanu), et à ce moment le Turc avait commandé de la construire en blocs de pierre tout autour. Et aussitôt le prince fit ordonner dans le pays qu'on apporte des pierres et, les ayant apportées, qu'on travaille à la forteresse, posant deux rangées de pierres, l'une haute, l'autre plus basse, et parmi les blocs on tassait la terre qu'on tirait des fossés, car on creusait le fossé en dehors des blocs. Et le prince y resta jusqu'à l'arrivée des chariots et des bœufs qu'il envoya à Belgrade et jusqu'au commencement des travaux de la forteresse en la présence des Turcs de Kladovo.

[Il partit en laissant ses boïars, Radu le Stolnic, fils du Șătrar Tudor Greceanu, et Radu, le Cloutschar, fils du Trésorier Hrizea de Popești.] Et, pendant que ces boïars y étaient, ils finirent la forteresse et ils envoyèrent le biscuit, plusieurs milliers de quintaux, à Belgrade¹.

(*Ibid.*, pp. 138-139.)

* * *

Chronique de Radu Greceanu (avant 1714).

1688. La princesse de Șerban était Serbe de nation², fille de Gheșea, marchand d'abas [de drap blanc].

¹ Mention des événements militaires qui se passent à Belgrade, p. 156 et suiv.

² Voy. plus haut, p. 122, note 2.

(*Ibid.*, II, p. 136; édition complète, due aux soins d'Étienne Greceanu (nous la citerons comme: 2-e „édition“), p. 15.)

1680. [Constantin Brâncoveanu] reçut l'ordre de réparer les forteresses de Kladovo et d'Orsova, Housséin-Pacha étant là-bas séraskier (généralissime) des armées turques¹.

(*Ibid.*, p. 137; 2-e édition, p. 15.)

1691. [Tököly, „roi de Hongrie“ par la grâce des Turcs, se rend à Belgrade, où le prince Constantin Brâncoveanu envoie ses représentants pour se plaindre au Vizir de la conduite de son hôte.]

(*Ibid.*, p. 195; 2-e édition, p. 45.)

1692. [Le boïar Staïcu Merișanu s'en va à la Porte pour présenter des accusations contre le prince Brâncoveanu: il est accompagné par deux boïars, par l'„intendant de postes“, *fecior de poște*, Haczágy, noble roumain de Transylvanie, et par „Yakch“ — *Iacșă, Iacșul* — „le Serbe, lesquels avaient fait part en Transylvanie de la suite de [Constantin] Bălăceanu [rebelle contre le prince], et, après sa fin, ils s'étaient alliés à ce Staïcu, qui les mena aux mêmes honneurs que sa propre personne.“ Ils furent arrêtés et livrés à Brâncoveanu. Puis le prince, ayant fait pendre le chef, envoya les autres aux salines, pour leur pardonner ensuite².]

(*Ibid.*, pp. 201, 204; 2-e édition, p. 50 et suiv.)

1693. [Attaque de Belgrade, où commande la séraskier Dschafer-Pacha, par les troupes allemandes; le Vizir, qui en est averti, abandonne l'idée d'une expédition en Transylvanie pour aller défendre cette place¹.]

(*Ibid.*, p. 208; 2-e édition p. 55.)

1695. Le Sultan se préparant à aller à l'armée devant Belgrade, il envoya des ordres au prince pour se rendre aussi à l'armée, à la forteresse de Kladovo, pour la refaire. Laquelle forteresse avait été déjà réparée par notre pays, sous le règne du même, Sa Majesté le prince Constantin. Il s'y était rendu par ordre, les années passées, et l'avait refaite, à l'époque où les Allemands

¹ Prise de Niche par les Allemands. pp. 137-138; 2-e édition, pp. 15-16.

² A ce moment des Serbes travaillaient aux sculptures du monastère de Hurezi, comme Caragea.

étaient venus [en Valachie; 1689]. Et, les Turcs qui s'y trouvaient alors ne pouvant pas résister aux Allemands, ils y mirent eux-mêmes le feu, de sorte qu'elle brûla et en fut détruite. Et ils se retirèrent dans l'intérieur, au même moment où les Turcs passèrent dans ce pays-ci...

Le prince envoya des ordres à Cornea Brăiloiul, Grand-Ban, à Craiova, pour aller avec les paysans du côté de Mehedinți à la forteresse de Kladovo, pour entreprendre de la refaire; et, d'autre côté, il envoya incessamment des boïars à la Porte, à savoir: Constantin le Grand-Kloutschar et Démétrachco Caramanlău le Grand-Postelnic pour se plaindre, espérant que le prince sera dispensé d'y aller, à condition qu'il y envoie des ouvriers et des surveillants pour s'y rendre et refaire la forteresse.

[Il y est forcé cependant; un Aga vient lui intimer l'ordre de partir, le 8 avril. Changement de Vizir.]

Et, après que le prince se fût rendu là-bas à Kladovo et que le travail commença à la forteresse, il n'y resta pas longtemps, car un ferman arriva, lui ordonnant d'y laisser des ouvriers et des surveillants pour y rester et terminer la forteresse, pouvant revenir lui-même du côté des montagnes... Et il s'en retourna aussitôt de Kladovo.

(*Ibid.*, pp. 217-220; 2-e édition, pp. 62-65.)

Juillet 1695. [Le Khan Sélim-Guiraiï passe par la Valachie vers Belgrade. Il prend le chemin de Vidin. A Belgrade, Tököly est arrêté, avec sa femme et sa suite.]

(*Ibid.*, pp. 221-223; 2-e édition, pp. 65-66.)

1695. [Passage du Sultan Khalga de Belgrade à Panciova pour attaquer Lipova.]

(*Ibid.*, p. 224; 2-e édition, p. 66.)

Février 1696. [Envois de bœufs et de chariots à Belgrade, pour la réparation de la forteresse. Départ du Sultan pour Belgrade; un Sultan tatar passe le Danube à Vidin le 10 août.]

(*Ibid.*, pp. 324, 325-326; 2-e édition, p. 72 et suiv.)

1697. [Le Sultan passe le Danube à Panciova et se saisit de

Titel, „où il y avait un petit nombre de soldats allemands et des Serbes“. Combat de Zenta. Les troupes albanaises et bosniaques se trouvent au-delà de la Theiss, avec le Vizir. Ces dernières sont commandées par Fatla boulouk-bachi. Elles sont détruites. Le 9 septembre, le Sultan arrive à Belgrade, dont le séraskier, Housséin-Pacha, avait été nommé Vizir, à la place de celui qui était mort dans le combat.]

(*Ibid.*, p. 333 et suiv.; 2-e édition, p. 78 et suiv.)

1697. [Mention des difficultés causées au pays par l'envoi de chariots, de bœufs, de vaches, d'ouvriers à Belgrade.]

(*Ibid.*, p. 343; 2-e édition, p. 85.)

1698. [Passage de Tatars vers Belgrade, sous le Sultan Gazi-Guirai et deux autres fils du Khan. Passage, en juin, par Vidin.]

(*Ibid.*, pp. 344-345; 2-e édition, p. 86.)

1698. [Expédition du Vizir à Belgrade contre les Impériaux. Paix de Carlowitz.]

(*Ibid.*, pp. 348-349; 2-e édition, p. 89.)

1707-1708. [Métrophane, évêque de Niche, assiste à la consécration de l'église de St. Georges le Nouveau à Bucarest et à l'office pendant les grandes fêtes d'hiver.]

(Édition Greceanu, pp. 175, 180.)

* * *

Chronique de Radu Popescu (vers 1730).

1716. [Combat de Belgrade, entre les Turcs et les Impériaux et mort du Grand-Vizir Dschine-Ali.]

(*Magazinul istoric*, IV, pp. 45-46.)

[Arrivée à Bucarest de Jean Maurocordato, Grand-Dragoman, venant de Belgrade, par la voie du Danube.]

(*Ibid.*, pp. 53-54.)

1717. [Attaque du prince Eugène contre Belgrade, qui capitule. Retraite des Turcs vers Niche.]

(*Ibid.*, pp. 96-98.)

1718. [Passage par la Valachie d'Ipsir, Pacha de Vidin, précédemment à Bender.].

(*Ibid.*, p. 111.)

1729. [Travaux faits à la forteresse de Vidin.]

(*Ibid.*, p. 128.)

[Bengli-Moustafa-Pacha de Vidin est envoyé à Azov comme séraskier, étant un homme capable en ce qui concerne l'organisation des armées“.]

(*Ibid.*, p. 131.)

1727. [Topal-Osman est nommé Pacha de Vidin, à la place d'Osman, qui passe à Bender.]

(*Ibid.*, pp. 172-173.)

[„Quelques çnèzes et quelques raïas des environs de Temeschwar apportent des présents au séraskier.“]

(*Ibid.*, p. 212.)

Juin. [Arrivée du Vizir à Niche¹.]

(*Ibid.*, p. 221.)

Octobre. [Mention d'Ali-Pacha gouverneur de Belgrade.]

(*Ibid.*, p. 379.)

* * *

Éphémérides de Constantin Dapontès, édition Ém. Legrand, Paris 1881 (*vers* 1730).

1737. (Conquête par les Allemands de Niche et des *palankas* voisines ainsi que de Krouchévatz et d'Alexinatz.)

(P. 9 et suiv.)

(Les troupes allemandes envoyées en Bosnié „périssent misérablement“.)

(*Ibid.*, p. 14.)

4 septembre. (Nouvelle de la défaite des Allemands en Bosnie.)

(*Ibid.*, p. 32, note 1.)

(Nouvelle de la prise, le 22 septembre, de Niche, par une armée que commandaient trois Pachas : les Impériaux l'avaient eue pendant quatre-

¹ Combats de Semendrie et de Belgrade, p. 239 et suiv.

vingt dix jours. „Les Allemands, qui s'étaient emparés de cette place sans effusion de sang, la rendirent sans effusion de sang.“)

(*Ibid.*, pp. 38-39.)

Mars 1738. (Guentsch-Ali-Pacha nommé „Séraskier de Niche et vali de Roumélie“; Achmed-Keupreuli-oglou, Pacha de Niche.)

(*Ibid.*, p. 79.)

Mars. (Nouvelle de la prise d'Ouzitzé par les Turcs.)

(*Ibid.*, p. 80.)

Mai. (Arrivée du Vizir à Niche.) Les Turcs de Niche présentèrent au Grand-Vizir une requête, dans laquelle ils lui exposaient les méfaits dont s'était rendu coupable le Métropolitte de cette ville lors de la prise de la place et le priaient de supprimer le Siège archiépiscopal. Le Grand-Vizir y consentit et donna l'ordre de convertir en collège (médressé, à ses propres frais, la pauvre cathédrale de Niche. Cette église, qui s'élevait en dehors des faubourgs, était dédiée à Saint Nicolas et elle possédait une enceinte plus vaste que celle du Patriarcat (de Constantinople).

(P. 100.)

(Les Allemands de Belgrade envoient 12.000 hommes contre Niche.)

(P. 101.)

Juin. (Nouvelle qu'à Orsova il y a plus de mille Serbes et Allemands, suffisamment approvisionnés, de vivres et de munitions; que les Serbes voulaient capituler, mais que le commandant s'y refusait absolument)

Juin. (Guentsch-Ali est remplacé comme commandant de Niche par Keupreuli-Achmed-Pacha.)

(P. 105.)

Juin. (Le Grand-Vizir vient de Niche à Kladovo, pour y établir un pont.)

(P. 107.)

6 octobre. Néophyte, Paronaxiote, Métropolitte de Niche, s'endormit dans le Seigneur. Il mourut de la peste, après une vie assez longue et une administration agréable à Dieu. Et il fut enterré dans le monastère de la Toussaint (à Bucarest).

20 octobre. (Nouvelles d'Orsova. Pressés d'embrasser la foi catholique, „quelques capitaines serbes des environs de Temeschwar“ viennent se soumettre au séraskier turc, demandant des munitions contre les Allemands. Celui-ci leur adjoint le bach-aga Ali le Bosniaque avec cent cavaliers. Jusqu'à Caransebeş et Lugoj ils forment „une troupe de plus de mille

cavaliers serbes, qui pillent autour de Temeschwar“. Ils combattent des troupes allemandes et hongroises aux défilés qui mènent en Transylvanie. Près du mont Marmure, ils tuent quelques Impériaux et en prennent 42. De retour à Orsova, les Turcs obtiennent des captifs, et les Serbes des calpacs.)
(Pp. 146-147.)

23 octobre. A Craiova Mourtéza-Pacha ne permet pas à l'évêque de Râmnic de célébrer la messe dans la chapelle de son quartier „pour y ordonner quelques (clercs) serbes“.
(Pp. 148-149.)

Décembre. [Mention du teftedar de Niche.]
(*Ibid.*, p. 174.)

Février 1739. [„Cinq cents soldats indigènes“ se rendent de Vidin à Caransebeş et Lugoj. Ils apprennent que 2.000 „soldats réguliers“ marchent de Temeschwar à Méhadia. „Ils en avertissent les Serbes et les séimens, qui, s'étant réunis au nombre de 2.000, prirent la route de Temeschwar“. Combat près de Verş ę, avec 2.000 Allemands de la garnison et victoire de ceux de Vidin.]
(*Ibid.*, p. 183.)

Février. [Combat près de Belgrade entre Turcs et Serbes.]
(*Ibid.*, p. 184.)

Mai. [Élection du protosynceîle Karatzas comme archevêque d'Ipec. Le Patriarche craint de la confirmer, pour ne pas l'avoir comme concurrent à Constantinople même, près de lui. Il finit par céder: „l'évêque de Trnovo le consacra à Egrikapi.“]
(*Ibid.*, pp. 204-205.)

* * *

Chronique de Denis l'Ecclésiarque de Râmnic (vers 1820).

1788. [Parmi les volontaires impériaux qui pillent en Valachie il y a aussi des Serbes.]
(Papiu, *Tesaur de monumente istorice*, III, p. 173.)

* * *

1788. [„Un général serbe, avec son corps d'armée, des Serbes“, défend Verş ę contre le Vizir.]
(*Ibid.*, p. 174.)

1789. Et le feld-maréchal Laudon fortifia les frontières du Banat du côté des Turcs, du Belgrade de Serbie jusqu'à la forteresse de Vidin, rangeant ses armées sur toute la ligne du Danube, et, quant

à lui, il entra dans la Kraïna, avec d'autres troupes, et il prit Nègotine et Fétislame [Kladovo], villes fameuses, avec trois districts entiers, que dominaient les obor-knèzes de la Kraïna. Et puis il vint à Kladovo, la forteresse de la Kraïna, et, l'ayant bombardée de lourds canons pour briser les murs de la forteresse, y jetant sans discontinuer des boulets et des grenades, il atteignit le dépôt de poudre, et, la poudre s'étant enflammée, il en résulta une explosion puissante et terrible comme la foudre. Et beaucoup en furent tués, parce que la violence du feu projeta les murs du dépôt dans toutes les directions, et les murs de la forteresse en furent ruinés, et ils tombèrent à cause de la grande violence de l'explosion.

(*Ibid.*, p. 178.)

[Parmi les troupes d'occupation impériales dans l'Olténie et dans la Valachie, des Serbes volontaires.]

(*Ibid.*)

1808, décembre. [Dans l'armée du prince de Valachie, Constantin Ypsilanti,] il y avait toute espèce de nations, des Arnautés, des Grecs, des Serbes, des Roumains de ce pays, des Allemands, des Hongrois... Le prince avait nommé des capitaines et des officiers pour les troupes qu'il avait rassemblées, des Russes, des Allemands, des Serbes du Banat, des Hongrois aussi, mais ils portaient tous le nom de Russes... Il y avait aussi un polk de soldats qui s'appelait le polk de Cara-Georges, et cette compagnie (*căpitănie*) avait son propre drapeau représentant Saint Nicolas debout, tenant d'une main l'Évangile et de l'autre une épée nue. Et je l'ai vu moi-même de mes yeux, mais je ne suis pas arrivé à m'expliquer quel est le sens de cette image de Saint Nicolas portant l'épée dans sa main.

(*Ibid.*, p. 209.)

[Des „compagnies serbes“, sous le commandement du général Issaïov, combattent contre les Turcs en Olténie.]

(*Ibid.*, p. 216.)

Le général Issaïov, ayant accru ses troupes, arrivant à Craiova, se prit à combattre d'une manière très énergique, avec le concours des Serbes, qui s'étaient réunis à lui au-delà du Danube. Et

il prit la forteresse de Kladovo et il cōupa la communication sur la Danube, et prit plusieurs bateaux marchands. Et il interrompit le passage au château d'Ostrov et il prit par force Fétislam, et il pilla la ville. Il livra bataille aux Turcs aussi à Négotin, et, ayant remporté la victoire, il occupa la ville et la pilla. Et il remporta beaucoup d'autres succès, et il fit périr un grand nombre de Turcs.
(*Ibid.*, p. 219.)

[Vidin est cernée par Issaïov, „avec une nombreuse armée, de Russes et Serbes“; les Turcs sont battus, et plusieurs périssent. Mention des salaires payés aux „Arnautes et Serbes“ par le général.]
(*Ibid.*, p. 219.)

Donc Issaïov, avec son armée, et les Serbes de Cara-Georges, faisant la guerre aux Turcs et les ayant vaincus, conquirent et occupèrent aussi ce coin de terre qui s'appelle la Kraïna, avec toutes ses villes et avec la forteresse de Kladovo; dans laquelle Kraïna il y a trois grands districts, habités par les seuls Serbes, administrés par trois obor-knèzes, et ils recueillent le tribut et l'envoient à l'Empereur, à Constantinople. Et ils jugent eux-mêmes tous les procès du pays, mais il y a un juge turc, qu'on appelle Voévode, comme un bache-aga, et, lorsque quelque Serbe a un démêlé avec un Turc, le Voévode et les obor-knèzes prononcent la sentence.

(*Ibid.*, p. 221.)

Peu de temps après [l'arrivée du nouveau prince valaque, Jean Georges Caragea,] il y eut encore certains troubles de la part des Serbes, pendant cette même année [1813]; lesquels Serbes étaient de l'autre côté du Danube, dans la Kraïna, les mêmes guerriers de Cara-Georges. Et, puisque les Serbes se mêlèrent aussi aux Russes dans les combats contre les Turcs, pendant cette dernière guerre, il faut raconter quelque chose sur leur compte, pour l'information de ceux qui pourraient bien ne pas connaître quel est leur état.

Donc la nation et la langue serbes sont différentes de la nation et de la langue des Bulgares. Et les Bulgares ont eu dans les temps anciens un Empire, et ils portèrent de grandes guerres contre les anciens Turcs, du temps où les Bulgares n'étaient pas encore chrétiens, mais surtout ils portèrent des guerres contre les Empe-

reurs grecs de Constantinople, ainsi qu'il est écrit dans les chronographes, qui racontent qu'ils furent aussi vainqueurs plusieurs fois, et les Grecs leur payaient le tribut, car ils ne pouvaient pas résister à leur barbarie.

Mais les Serbes avaient aussi jadis leur royaume et leur despotat, et leurs rois et leurs despotes régnaient sur trois pays, à savoir: la Serbie, la Syrmie, la Batschka. Et, parce que ces trois pays sont au-delà du Danube et dans le voisinage immédiat des pays turcs, ils portaient sans cesse des guerres pour la défense de leurs contrées. Car les Turcs cherchaient à les mettre sous leur joug. Et, enfin, du temps du despote Étienne, les Serbes ayant une guerre avec les Turcs, beaucoup de Turcs périrent. Mais les Turcs étaient rassemblés en grand nombre à *polé Kossovo*, c'est-à-dire à une place qui s'appelle le champ de Kossovo, ou il y eut un grand combat entre les Serbes et les Turcs, et bien que, à certains moments, la victoire fût aux Serbes, cela ne servit à rien, car les Turcs ne s'enfuyaient pas, mais, bien, donnant l'assaut aux Serbes, ils les massacraient terriblement et sans aucune pitié. Donc, le despote Étienne ayant vu l'élan des Turcs et le désastre des Serbes, il entra lui-même avec les meilleurs d'entre les siens dans le camp turc. Mais les Turcs, s'apercevant que le roi des Serbes se trouve au milieu de l'armée, jetèrent un grand cri et firent un bruit épouvantable pour s'exciter à l'attaque, et, ayant cerné le despote Étienne, ils le tuèrent, et ils vainquirent les Serbes, et toute l'armée des Serbes y périt. Et les Turcs prirent tous ces pays sous leur domination, et, les ayant dominés au cours de longues années, les Turcs se levèrent ensuite pour combattre les Hongrois. Et, après les nombreux combats qu'ils se livrèrent les uns aux autres, les Turcs vainquirent enfin les Hongrois, et ils s'emparèrent de la Hongrie entière jusqu'à Vienne..

[Récit du siège de Vienne en 1683 et de ses conséquences.]

Et en 1804 les agas turcs de la forteresse de Belgrade se soulevèrent contre le Pacha local, pour qu'il ne conduise plus les affaires de la forteresse, ni les affaires du pays, qu'il n'ait le droit de juger personne et qu'il ne se mêle pas des impôts payés par le pays, mais qu'il reste paisiblement, comme un Pacha, dans son sérail, et qu'on lui donne son salaire pour avoir ce qui est nécessaire à ses dépenses, selon l'exemple de Pasvantoglou. Donc, le Pacha ayant refusé, il fut destitué et, en ayant donné l'avis à

Constantinople, au Sultan, il n'arriva à rien. Les agas, ayant tenu conseil, élirent parmi eux quatre agas supérieurs comme chefs de la forteresse et du pays à la place du Pacha et ordonnèrent que toutes les affaires de cette forteresse et de ce pays soient réglées par leur conseil général. Donc ces agas, ayant pris possession du gouvernement entier, nommèrent des coldschis et des soubachis, de la qualité de nos zaptschis et *postelniceï*, mais Turcs de nation, pour aller recueillir dans le pays le tribut des raïas et rassembler toutes les provisions et autres choses nécessaires à la forteresse. Et, ces fonctionnaires turcs étant partis à travers le pays, ils commencèrent à molester les pauvres raïas.

Donc un *ferman* de l'Empereur, adressé aux agas, arriva entre-temps, leur enjoignant de ne plus s'opposer au Pacha, de l'admettre comme gouverneur et chef, ainsi qu'il en a été décidé à Constantinople. Mais les agas ne se soumirent pas aux ordres de l'Empereur, déclarant que c'est à eux que revient d'être les chefs et les juges et les administrateurs du pays, car ils sont des citoyens âgés et indigènes. Les fonctionnaires demandaient en grande hâte aux raïas des tributs grands et pesants, supérieurs au taux qui avait été fixé par le Pacha, et ils se prirent à maltraiter les raïas et à tirer contre eux des feux de pistolet, en même temps qu'ils mettaient en chaînes les primats des villages (*ptrcălabii*) et les soumettaient aux tortures et qu'ils faisaient violence aux femmes et déshonoraient les enfants et les filles des habitants. Et ils mangeaient et buvaient et prenaient de force ce qu'ils voulaient. Et ils coupaient la barbe aux prêtres et les insultaient, et ils mettaient leurs maisons au pillage, et ils ne leur permettaient pas d'officier dans les églises, car ces églises ils les fermaient.

Ce que voyant les Serbes raïas et apprenant que les agas ont dépouillé le Pacha de ses prérogatives, les primats s'en allèrent se plaindre à ces agas des lourdes souffrances que leur infligent les fonctionnaires turcs. Mais ils ne furent pas écoutés, et on ne leur rendit pas justice. Comme il se rendirent ensuite devant le Pacha, pour lui exposer les maux dont ils sont accablés, le Pacha leur répondit qu'il n'a aucun moyen de leur venir en aide. Et les fonctionnaires turcs les molestaient chaque jour davantage. Et ces agas ordonnèrent aux fonctionnaires de prendre toutes les armes qu'ils pourraient trouver chez les Serbes ; les fusils, les pis-

tolets et toute autre arme, et ils les menèrent par chariots dans la forteresse, pour que les Serbes n'eussent aucun moyen de résister.

Donc, après un an ou deux de pareilles souffrances, les Serbes ne furent plus capables de souffrir les mauvais traitements des Turcs, et surtout la violence faite à leur femmes, à leurs enfants et à leurs filles, et ils commencèrent, entre primats et autres principaux des villages, à se consulter sur ce qu'ils doivent faire. Donc ils commencèrent à se réunir par groupes, dix à vingt individus, sous les ordres d'un primat, pour résister aux fonctionnaires turcs quand ils reviendront pour les maltraiter. Mais cela ne leur servit à rien, car ils n'avaient pas d'armes, mais seulement des haches et des gourdins pour se défendre.

Or, les Turcs ayant vu que les Serbes ont autrefois dû faire face à leurs envahissements, le dirent aux agas. Les agas envoyèrent des Turcs en plus grand nombre pour se saisir de ceux qui leur opposaient résistance et les mener enchaînés à la forteresse. Et, les Turcs ayant rempli cet office, et même plus que cela, comme des ennemis de la chrétienté, des troubles éclatèrent dans tout le pays.

Donc, les Serbes s'étant levés pour se rassembler eux aussi en plus grand nombre, formant des troupes et ayant quelques armes à leur disposition, les Turcs se prirent à les combattre. Ce qu'ayant vu lesdits Serbes, ils prirent conseil avec les chefs des troupes (tschétas), pour élire parmi eux un chef, c'est-à-dire un commandant supérieur au cours de la guerre. Et, connaissant Cara-Georges comme un homme énergique et hardi dans ces choses de la guerre, ils l'invitèrent tous à être le chef suprême de toutes les troupes, c'est-à-dire des capitaines et des primats.

Et Cara-Georges, ayant été élu chef suprême, fit rassembler 500 Serbes, des braves d'élite, et il choisit le moment favorable pour aller de nuit au khan du beylik (à un relais destiné à l'usage des Turcs), dans une ville où se trouvaient rassemblés deux à trois cents Turcs, et, ayant mis feu au khan par dehors, il entra inopinément au milieu des Turcs, avec ce que les siens avaient sous la main, des bèches, des haches, des lances, des faux, des fourches de fer, de gros gourdins, et ils les assaillirent. Les Turcs, n'étant pas préparés pour combattre et voyant aussi le khan en flammes, en furent effrayés, surtout à cause de cet assaut des Serbes. Et ils n'avaient ni le moyen de s'échapper, ni celui de

combattre. Donc les Serbes les tuèrent, tous ceux qui se trouvaient dans ledit khan, et ils leur prirent les armes, l'argent et tout ce qu'ils trouvèrent sur eux. De la sorte ils se gagnèrent les armes nécessaires à leur défense.

Donc les agas ayant appris dans la forteresse le massacre de ces Turcs, ils prirent la résolution d'envoyer des bim-bachis, des boulouc-bachis, des odobaches, à Arnaout-keui, pour rassembler des soldats à gages, Turcs, Arnauts, Kirdschalis, contre les Serbes. Et, de son côté, Cara-Georges ordonna de rassembler des Serbes, au nombre de mille, et plus encore, et, donnant à chaque troupe des chefs d'élite, il commença à attaquer les villes et les khans des Turcs, et il tuait ces Turcs avec une grande hardiesse, et il leur prenait les armes et l'argent, les chevaux et les vêtements, qu'il distribuait aux soldats. Les Turcs se réunirent aussi en grand nombre, et, ayant combattu les uns contre les autres, ils ne purent pas vaincre les Serbes, car ces derniers s'étaient munis d'armes, et ils attaquaient vaillamment les Turcs, et, bien que des Serbes aussi tombèrent, le nombre des Turcs tués fut énorme.

Donc, pour ne pas trop prolonger ce récit, après beaucoup de rencontres entre les deux parties, les Serbes chassèrent tous les Turcs de leur pays, prenant toutes les villes en possession et gagnant sur les Turcs tout ce qui était nécessaire à leur armée, de même qu'ils firent venir d'ailleurs des canons et de la poudre. Et, après deux ans environ, ils cernèrent aussi la forteresse de Belgrade avec leur armée et leurs canons. Car l'armée des Serbes s'était accrue par ceux qui venaient d'autres pays en armes, pour leur gain. Donc ils tiurent les Turcs assigés pendant trois ans (car, de leur côté, les Serbes n'avaient pas le moyen de bombarder la forteresse). Et, lorsque les Turcs n'eurent plus de vivres, ils sortirent des murs et s'en allèrent, laissant la forteresse entre les mains des Serbes. Et Cara-Georges la remplit de troupes, car (ainsi qu'il a été déjà dit) des soldats à gages s'étaient rassemblés de tous côtés, — certains prétendent qu'il y avait 50.000 hommes, — et ils continuaient vaillamment la guerre contre les Turcs.

L'Empereur ayant appris que la forteresse de Belgrade a été arrachée à la Porte, fit rédiger un firman pour les Pachas de la Bosnie et de Niche et de Vidin, leur ordonnant de se lever en armes pour combattre les Serbes et soumettre le rebelle Cara-Georges. Donc les Pachas, ayant reçu cet ordre, se levèrent avec

leurs troupes et ils livrèrent de grands combats aux Serbes. Mais les Turcs furent vaincus. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Serbes étaient devenus très forts et ils avaient même conquis en Bosnie quelques villes et districts, et ils avaient pris à Niche des vivres et des contributions en argent pour l'armée.

Donc, Cara-Georges continuant la guerre avec cette vaillance et défendant son pays jusqu'en 1808, les Russes vinrent à ce moment, à leur tour, avec le prince Hypsilanti. Et ils se rattachèrent Cara-Georges et les Serbes pour combattre de concert contre les Turcs, car les armées russes n'étaient pas arrivées en nombre suffisant, [ainsi qu'il a été déjà dit]. Et le prince lui envoya aussi, de l'argent pour rassembler des troupes et autres choses nécessaires à l'armée. Et l'empereur Alexandre lui envoya un „décret“, ce qui signifie selon la coutume turque un firman, pour le gouvernement de la principauté de Serbie et un Ordre, en même temps qu'il lui députait un général, Rodophinix, avec mille soldats et des canons et de la poudre, donc avec tout l'apparat d'un général d'armée, pour secourir la forteresse de Belgrade, y résidant et instruisant les Serbes dans les règles de la guerre. Et Cara-Georges, ayant rassemblé aussi d'autres troupes et réunissant son armée serbe aux armées russes sous les ordres du général Issaïev, livra de grands combats aux Turcs et remporta de grandes victoires, [ainsi que nous l'avons déjà écrit]. Et, les Serbes étant entrés dans les régions de la Roumélie, plus avant dans la Turquie, ils leur causèrent beaucoup de dégâts et de dommages, pillant, incendiant et massacrant. Car les Serbes avaient de la part de Cara-Georges l'ordre de ne faire aucun prisonnier turc, grand ou petit, c'est-à-dire chef ou simple soldat, mais de les passer tous au fil du sabre, autant qu'on en prendra vifs.

Cependant, les Russes ayant fait la paix avec les Turcs, pour rompre l'obstacle qui l'avait jusque là retardée, ils ajoutèrent aux articles qui furent fixés par écrit un article concernant la Serbie: que les Serbes aient pour le moment leur chef, qu'ils payent leur tribut à la Porte de Tzarigrade, qu'ils jugent eux-mêmes les affaires de leur pays, c'est-à-dire: ce qui se passera entre les raïas et les Turcs, par des juges serbes, à côté d'un juge turc, et, s'il n'y a pas de Turc dans le procès, que nul juge turc ne soit admis à juger un chrétien, mais bien les chefs des Serbes, le sénat, le tribunal de la ville de ce district. Et, lorsqu'on fixera les impôts

ou les charges de transport ou les réquisitions de vivres ou n'importe quel autre devoir, les Turcs ne devront pas s'en mêler, mais que les primats des villages aient seuls la charge de les mener à bonne fin et que le tout soit livré par des officiers (*zabets*) chrétiens. Et que les Turcs ne fassent aucune violence à l'occasion de tout achat dans le pays, mais qu'ils doivent payer selon l'arrangement conclu avec les chrétiens. Et, quant à l'argent qu'ils imposaient à l'occasion de leurs achats comme marchands de miel, de beurre et d'autres denrées, que les Turcs n'aient plus la licence de le donner à qui que ce soit, mais seulement le droit de payer à celui qui voudra lui-même recevoir le prix et que la marchandise soit réceptionnée contre un acquiescement par écrit. De même que d'autres affaires aussi soient paisiblement poursuivies. Et qu'un Pacha, avec quelques Turcs, — selon l'avis des uns : mille seulement, — réside à Belgrade, pour la garde de la forteresse, en paix et que les citoyens chrétiens, marchands et autres, n'en soient nullement incommodés.

Donc, après l'installation de Sa Majesté notre prince, arriva aussi un Pacha séraskier à la forteresse de Vidin, envoyé par l'empereur de Tzarigrade, pour mettre en ordre les choses des Serbes, avec un firman. Ce Pacha écrivait à Cara-Georges pour qu'il se rendît à Vidin dans le but d'y apprendre ce que l'empereur ordonne par son firman pour la constitution du pays serbe. Cara-Georges envoya deux des principaux chefs au Pacha pour voir ce que le Pacha a l'intention de lui communiquer. Le Pacha parla ainsi : „L'Empereur ordonne que vous soyez des rayas soumis à tous les ordres impériaux et que vous cessiez de combattre, que vous payiez votre kharadsch, et un Pacha doit résider dans la forteresse, avec un certain nombre de Turcs, pour la garde de cette forteresse et du pays. Et vous aurez de la part de l'Empire paix et miséricorde. Les envoyés de Carageorges répondirent au Pacha, et certains affirment que ces envoyés s'exprimèrent dans ces termes : „que [les Serbes] n'acceptent pas dans la forteresse le Pacha avec des Turcs et qu'ils ne laissent plus leur pays dans la possession des Turcs, mais, quant au kharadsch, ils le payeront, et ils seront soumis. Car c'est avec le sacrifice de leur sang qu'ils ont délivré leur pays de l'esclavage, et, lorsqu'ils ne seront plus en état de le gouverner, ce n'est qu'après un nouveau sacrifice de sang qu'ils renonceraient à la liberté ; mais qu'il n'en sera pas autrement.“

Ce qu'ayant entendu Pacha, il se saisit la barbe et la cressa, mais il garda le silence. Les envoyés s'en allèrent faire leur rapport à Cara-Georges. Et le Pacha avertit l'Empereur à Tzarigrade de la réponse des Serbes concernant leur pays. L'Empereur, l'ayant su, en fut troublé et, ayant appelé le Vizir, il lui ordonna en colère de lever des armées contre les Serbes. Le Vizir en écrivit aux Pachas qui se trouvaient dans les forteresses près du Danube pour marcher avec leurs armées contre les Serbes et les soumettre et, s'ils refusent de se soumettre et opposent une résistance armée, qu'il les passe au fil du sabre et réduise leur pays en esclavage. O pauvres chrétiens, quel a été le sort qu'on leur a préparé! Donc un grand nombre de Turcs se rassemblèrent au-delà du Danube, et certains passèrent par ici, par Craiova, se dirigeant vers le Danube, contre ceux qui étaient dans la Kraïna. Et, plusieurs combats ayant été livrés, dans un de ces combats les Turcs eurent un certain succès contre les Serbes, mais ces Serbes de la Kraïna aussi vainquirent les Turcs. Donc ce pays d'en deçà de l'Olt était en grandes appréhensions, par rapport aux Turcs de même que par rapport aux Serbes, car il craignait grandement les dévastations et la captivité des deux parties. Mais, à la fin des fins, la multitude des Turcs brisa la résistance des Serbes, et ils entrèrent en Serbie. Par suite, ceux-ci, de la Kraïna, en furent affaiblis, et les Turcs, s'étant mis à leur poursuite, les dispersèrent.

Il y en a qui prétendent que les Serbes n'auraient pas été vaincus par les Turcs s'il n'y avait pas eu un certain esprit de parti, une certaine discorde dans les armées serbes, qui ne se rassemblèrent donc pas où se trouvait le plus grand nombre de Turcs pour leur résister. Cara-Georges, voyant que les Turcs sont entrés dans son pays et qu'ils ne peuvent pas résister en armes, vidant de canons, de poudre et de boulets la forteresse, et les ayant chargés sur les chariots, il passa, avec 10.000 hommes, le Danube, sur le rivage allemand.

Les Turcs réduisirent le pays en esclavage, chargeant les familles des Serbes sur des chariots pour les mener en Turquie. Mais un certain nombre de troupes, avec leurs chefs et leurs canons, leur poudre, leurs boulets, se retirèrent dans leurs montagnes, où ils avaient des fortifications, un fort bâti d'arbres entassés. Et il y avait une vraie forteresse, une place forte, où se trouvaient rassemblées aussi beaucoup de familles des Serbes qui y avaient

trouvé un refuge, car les Turcs n'avaient pas été en état de s'approcher de cette place, à cause de l'épaisseur du bois et de la crainte que leur inspiraient les canons.

Donc l'armée des Serbes, avec ses chefs, se réunit aux armées des Allemands et des Russes contre les Français, par suite de l'ordre de l'empereur Alexandre. Et, quant à Cara-Georges, l'empereur Alexandre l'ayant accusé de ne pas avoir observé les conditions de la paix, cherchant à s'entendre avec les Turcs, et d'avoir donné prétexte auxdits Turcs de dévaster le pays, Sa Majesté le fit enfermer dans la forteresse de Gratz (*sic*), où il fut déporté. Et les Turcs prirent le pays de Serbie en possession et ils entrèrent dans la forteresse.

L'armée serbe qui se trouvait dans la place forte, en sortit au mois de juin de cette année. 1814 et assaillit de nouveau, vaillamment, les Turcs, et elle tua beaucoup de Turcs, et elle en revint. Puis, s'étant gagné de l'argent et des vivres, elle restait sur place, car les Turcs ne pouvaient pas lui faire du mal, et elle faisait venir ce dont elle avait besoin, contre argent, du côté des Allemands.

Donc, les Français ayant été battus et la paix ayant été rétablie entre les Empereurs de l'Occident, ainsi qu'il a été déjà écrit, l'empereur Alexandre n'abandonna pas la Serbie au bon plaisir des Turcs pour la dominer, car c'était un pays de chrétiens, mais il en écrivit à l'Empereur, à Tzarigrade, et que la Serbie ait son règlement selon les conditions de la paix, pour que les troubles cessassent. Et, cette même année, en septembre 1815, les Serbes furent pacifiés par lui, et on leur donna un règlement selon les conditions de la paix, mais douze des principaux du pays furent menés dans l'Empire, comme otages pendant un an et, après un an, que d'autres viennent à leur place, assurant l'Empire que la nation ne s'opposera plus en armes à la domination impériale.

Et la résistance en fut pacifiée, et les choses continuent à se passer en paix.

Quant à Cara-Georges, il parvint à se justifier, en montrant que ce n'est pas lui qui a causé la ruine du pays, car les ambassadeurs qu'il avait envoyés avaient irrité le Pacha sans qu'ils en eussent d'ordre de sa part. Et l'empereur Alexandre lui accorda sa grâce et lui pardonna et l'appela dans sa Capitale.

Telle a été l'histoire des Serbes.

Ajoutons quelque chose de plus concernant Cara-Georges. Un personnage digne de foi m'a dit que Cara-Georges était un homme brave et très hardi dans les choses de la guerre, terrible d'aspect et inexorable envers les traîtres, juge droit, punisseur des méchants et des insoumis. Certains prétendent que, ayant eu un frère qui avait abandonné sa femme et vivait avec une autre, qui lui était étrangère, et cherchait à l'épouser, Cara-Georges lui aurait d'abord ordonné d'abandonner cette femme étrangère et de retenir sa propre femme et de ne pas pécher par fornication et, son frère n'ayant pas voulu se soumettre à cet ordre, il le mit en jugement et, devant d'autres chefs aussi, il lui parla ainsi: „D'autant que nous versons notre sang en combattant l'ennemi pour conserver notre religion et toi tu commets la violation de ses préceptes et tu ne veux pas y renoncer, tu es digne de mourir“. Et il ordonna aussitôt qu'un lui coupât la tête en sa présence. Et d'autres affirment que lui-même, comme fidèle observateur de la loi, le décapita de sa propre main, mais on peut douter que ce fût lui-même qui l'eût fait.

(*Ibid.*, pp. 228-233.)

Zilot Românul (vers 1820.)

* * *

1806. La Russie employait [Constantin] Ypsilanti comme sa main droite aussi pour la révolte des Serbes contre la Porte, que la Russie avait provoquée artificieusement dans le but d'affaiblir la puissance du Turc, pour qu'elle ne fût pas en état de se diriger toute entière contre lui, selon le désir de Napoléon, mais qu'elle eût comme obstacle, au cœur même de ses possessions, les Serbes... Et, la guerre s'étant enflammée avec les Serbes, ces derniers remportèrent des succès sur les Turcs.... [La Porte] avait dans l'intérieur de son empire les Serbes comme un aiguillon....

(*Columna lui Traian*, année 1883, p. 90.)

(Collaboration des Russes et des pandours roumains dans l'Olténie avec les Serbes contre les Turcs.)

(*Ibid.*, p. 125.)

L'armée du prince Constantin Ypsilanti était composée de Croates, de Grecs, de Serbes, d'Arnauts et d'autres nations, et cependant on l'appelait: armée du pays.

(*Ibid.*, p. 127.)

ANNEXE.

A savoir nous, les mercenaires serbes, serviteurs de Sa Majesté notre prince Jean Constantin Șerban Voévode, sous la bannière de Yanco le capitaine, nous déclarons, nous faisons savoir et nous assurons par cet acte de notre part que nous délivrons entre les mains de Sa Majesté Georges Rákóczy, roi de Transylvanie et des parties annexes de la Hongrie et comte des Szekler, et entre les mains de Sa Majesté notre prince Constantin Șerban Voévode, pour lui être garantie, que nous, étant des mercenaires et mangeant le pain et le sel de notre seigneur, nous n'avons pas gardé notre fidélité envers Sa Majesté, ainsi qu'était notre devoir, mais, au contraire, nous avons suivi les paroles de tels et autres des boïars et des soldats. Ce que faisant, nous en sommes arrivés à abandonner la fidélité de notre seigneur, et nous sommes devenus fautifs envers Sa Majesté. Laquelle faute, dans laquelle nous sommes encourus, nous avait violemment détachés de Sa grâce.

Mais Sa Majesté, comme un seigneur bon et charitable, a daigné nous pardonner notre faute et nous a rappelés sous la grâce de Sa Majesté, nous accordant le même pain et le même sel que nous avons eus jusqu'ici.

Mais de cette façon, de suivre dorénavant les seuls ordres de Sa Majesté, ce que Sa Majesté nous aura commandé, ouvertement ou secrètement, et de ne pas suivre les paroles et les exhortations d'autres parmi les boïars ou les habitants du pays, et de ne pas les considérer. Et, au contraire, si nous pouvions apprendre qu'elles sont contraires à l'honneur de notre seigneur, nous nous obligeons à les dévoiler aussitôt à Sa Majesté, ainsi que c'est le devoir des serviteurs fidèles. Et que nous ayons à faire dorénavant avec une plus grande discipline et d'une manière plus honnête le service de Sa Majesté; et nous serons volontiers disposés à verser, sans nous épargner, notre sang au service de Sa Majesté.

Et celui d'entre nous au compte duquel on découvrira qu'il a des sentiments étrangers (*umblînd striineaște*), envers Sa Majesté notre seigneur, dans n'importe quelle affaire, démontrant quelque trahison ou infidélité, cet homme, fût-il capitaine, țe'caouche ou porte-drapeau ou soldat, cet homme-là doit mourir d'une mort terrible, de même que sa femme et ses fils, sans être aucunement épargné.

Et les serments que nous avons eus avec les *dărăbani* et les cavaliers et autres [soldats] indigènes, qui avaient pour but les choses mauvaises et pleines de trahison, nuisibles, que ces serments soient brisés et annullés. Et dorénavant nous devons observer seulement ce serment et cette loi envers Sa Majesté le roi et envers Sa Majesté notre prince, de sorte que, étant des serviteurs à gages, si jamais quelqu'un excite des gens ayant des mauvaises intentions envers le pays et amateurs de révoltes et révoltés contre notre seigneur, nous devons rester aux côtés de Sa Majesté, de toutes nos forces, jusqu'à la mort, contre de pareils ennemis. Et, pour que cet acte de notre part mérite plus de confiance, nous l'avons signé et scellé. Écrit le 17 août, l'an 7164 [1655].

Jean Fiota premier-capitaine des Rác (en hongrois), Stoica tschaouch, Stoian porte-drapeau, Roman youzbachi, Thomas tschaouch, Étienne youzbachi, Gligorcea, Florea capitaine, Martin odobachi, Pierre Cepraz, Neagoe fils de Michel, Philippe, Isaac, Radul, Dobre ancien porte-drapeau, Mihul (et deux cents autres noms et appositions de doigt).

(Bibliothèque du Musée National de Pesth, collection Nicolas Jankovich, ms. slavon in 8^o; publié en roumain par B. P. Hasdeu, dans son journal *Traian*, I, p. 4)

Des renseignements sur ces chroniqueurs dans notre „Istoria literaturii romîne în secolul al XVIII-lea“ (en roumain), 2 vol., Bucarest 1901.